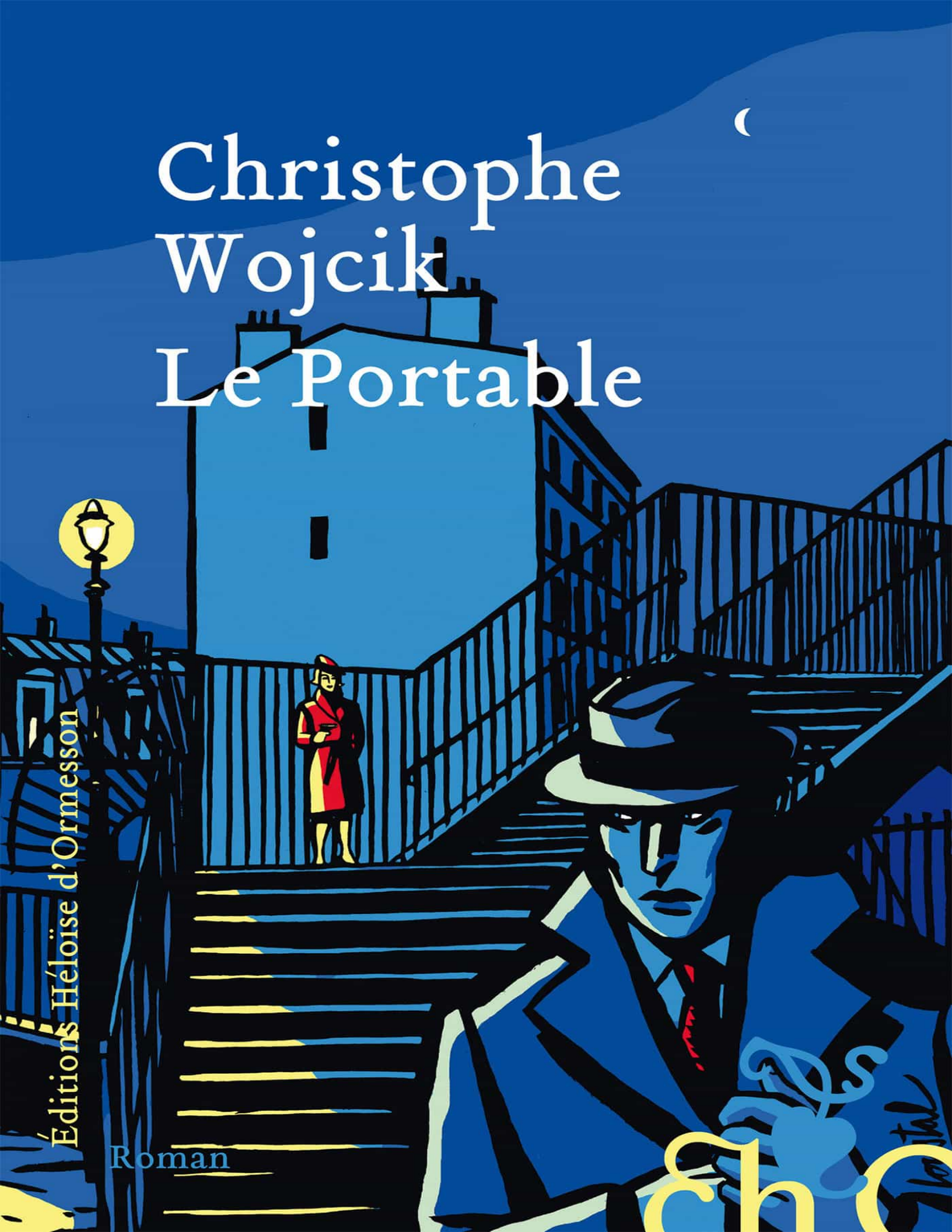


Christophe Wojcik Le Portable

Éditions Héloïse d'Ormesson

Roman



cho

Christophe Wojcik

Le Portable

Éditions Héloïse d'Ormesson

Roman





OceanofPDF.com



Portrait de Christophe Wojcik © Yann Montero

Né en 1968 à Metz, Christophe Wojcik travaille à la mairie de Valence.
Le Portable est son premier roman.

OceanofPDF.com

Alors qu'il se retrouve avec le cadavre d'un inconnu sur les bras, Léo-Paul est saisi d'une idée folle : le maintenir artificiellement en vie grâce à son téléphone portable. Travail, famille, amis, à l'aide de l'appareil, il se substitue peu à peu au défunt, annonce qu'il prend ses distances et ne donnera plus de nouvelles, sinon par messages. Mais il n'est pas facile de « faire le mort ». L'exercice est périlleux et les risques sont grands. Surtout lorsque le disparu a une femme ravissante et des ennemis bien mal intentionnés...

Comédie policière savoureusement immorale, *Le Portable* se joue de notre addiction à cet objet qui sait tout et trop de nous. En s'immisçant dans l'intimité d'un autre, on peut le sauver, le venger, détruire sa vie et même en profiter pour la lui voler.

Mr. Watson. Come here! I want to see you.

Alexander Graham Bell à son assistant.

Premiers mots intelligibles transmis par téléphone.

Boston, le 10 mars 1876.

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Page de titre

L'auteur

Le livre

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Copyright

OceanofPDF.com

Huit heures quinze, l'objet rectangulaire déposé sur le plan de travail de la cuisine s'éclaire soudain, vibre et sonne, un *dring-dring* sec et strident qui rappelle celui de nos téléphones d'antan, accélération des battements de mon cœur, ne pas décrocher, surtout pas. Je lis son prénom qui apparaît sur l'écran : Mathilde. La sonnerie s'interrompt, je n'en éprouve aucun soulagement, je tremble un peu, depuis les événements de la nuit je tremble tout le temps. Deux ou trois minutes d'un silence pesant. Puis ce qui devait arriver arrive, Mathilde récidive, sonnerie agaçante, je ne décroche toujours pas, évidemment. L'instant d'après, l'écran annonce la réception d'un message que je m'empresse d'écouter. La voix est douce quoique dépourvue d'intonations, charge émotionnelle faible à nulle, phrase prononcée d'un seul tenant, dans un souffle, pour ainsi dire machinalement, *Pierre, c'est moi, j'espère que tout va bien, les enfants sont sages, ils ont bien dormi, ils voulaient te souhaiter une bonne journée, rappelle-moi, bisous !*

Je rejette l'appareil qui manque de basculer dans l'évier et m'en éloigne en le regardant d'un air effrayé, comme si c'était le diable ou un pestiféré, un virus, un monstre hideux. Réfléchir, vite et bien. Agir, sans tarder. Le soleil commence d'entrer dans le loft par les fenêtres supérieures, éclaire le fauteuil sciemment orienté pour accueillir ses premiers rayons, première caresse, première chaleur, j'aime bien me poser là d'ordinaire, au lever,

immobile dans la lumière, les yeux mi-clos. Je m'assieds dans le fauteuil. M'en extrais aussitôt, impossible de tenir en place. Je tourne autour de la table du séjour, autour du canapé, des meubles bas, des tapis. Je tourne, tourne, tourne en rond, retourne toutes les hypothèses dans ma tête. L'une d'entre elles m'aspire et m'appelle, la réponse qui convient, je n'en vois pas d'autre, depuis que l'idée s'est instillée en moi, je sais que je ne résisterai pas à la tentation, que je la concrétiserai – mais quelle drôle d'idée ! Concrétiser, donc, inutile de tergiverser.

Alors voilà. Je me rapproche du portable, l'attrape de la main gauche et, de l'index droit, sélectionne « Mathilde » dans la liste des contacts. J'ouvre la fenêtre qui commande l'envoi d'un texto, apparition d'un curseur clignotant sur fond blanc, clavier tactile en dessous, sur lequel je tapote des lettres qui génèrent des mots qui génèrent des phrases qui génèrent un message qui génère un drame :

Ma chérie,

Besoin de faire une pause, loin de toi, loin de tout. Je vais prévenir le travail.

Si on te demande, dis que je suis en déplacement à l'étranger pour quelque temps.

Embrasse les enfants. Je t'aime. Pierre.

J'envoie le texto. À peine l'a-t-elle reçu que la sonnerie retentit à nouveau. Je fais le mort. Cette fois, elle ne laisse pas de message vocal. Mais son texto tombe dans les secondes qui suivent :

Appelle-moi, s'il te plaît !

Je ne l'appelle pas. Puisse cet autre texto suffire à la faire taire :

Il le faut. C'est vital. Pour moi. Pour nous. Je te donnerai des nouvelles. Ne me cherche pas. Ne préviens pas la police. Respecte mon choix. Je reviendrai. À bientôt.

Minutes interminables au cours desquelles je m'entends respirer... Apparemment, mon vœu s'exauce. Mathilde en reste sans voix, oui, c'est manifeste, elle n'insiste pas. Pression qui retombe, soupir de soulagement et sourire crispé.

Ce que je viens d'accomplir n'est pas chose aisée. Je ne regrette pas de l'avoir fait. J'en suis même assez satisfait. Il n'empêche. Le plus difficile, à l'évidence, est devant moi.

OceanofPDF.com

Le fauteuil, maintenant. Je m'y installe confortablement, pas de précipitation, j'ai tout mon temps. Le soleil qui l'éclaire me fait du bien. La cigarette que j'allume aussi, elle m'aide à me détendre, à faire le point.

Mine de rien, j'ai collecté quelques informations essentielles grâce à ce bref échange. Sa femme se prénomme Mathilde. Lui, c'est Pierre. Ils ont eu des enfants, deux au moins puisqu'elle en parle au pluriel. Il était en déplacement, sans doute pour raisons professionnelles. Voilà pour les données objectives. Auxquelles j'ajoute une présomption forte : leur couple traversait une crise, Mathilde a peu cherché à le décourager dans son choix, trop peu, elle a vite abandonné la partie, comme si elle s'y résignait bon gré mal gré. Dans le cas contraire, elle l'aurait rappelé, rappelé encore, ou lui aurait envoyé d'autres textos, laissé d'autres messages, pleurant à chaudes larmes, hurlant son incompréhension, réclamant son retour à cor et à cri. Elle ne l'a pas fait. Elle ne le fait pas. Le téléphone est silencieux. Tant mieux. J'aurais été bien embarrassé si elle s'était mise à insister.

Elle lâche le morceau, en somme, alors que le morceau, moi, je l'ai sous les yeux, allongé sur mon canapé. Un beau morceau au demeurant, un mètre quatre-vingt pour soixante-quinze kilos selon mes estimations, les quelques litres de sang qu'il a perdus en moins. Du sang, il en avait déjà perdu, et pas mal, quand je l'ai aperçu, cette nuit, vers cinq heures du matin, sur ce trottoir où j'ai l'habitude de me promener avant que le quartier ne se

réveille. Je dors peu, je me lève tôt, c'est ainsi. Au début, j'ai pensé que c'était un ivrogne, recroquevillé sur lui-même, agrippé au pied du lampadaire, gémissant. Et puis j'ai vu le sang sur sa tête, cette tache luisante, sans elle je ne crois pas que je me serais arrêté. Il fallait aider ce pauvre type. Appeler les secours. Je n'avais pas mon portable sur moi. J'ai voulu jouer les sauveurs, *Accrochez-vous à moi, mon appartement est à côté, je vais vous y transporter*. Il a enroulé ses bras autour de mon cou, poussé sur ses jambes pour se relever. J'ai fait le reste du boulot : la rue, la porte de l'immeuble, le hall d'entrée, l'ascenseur, et jusqu'au canapé. L'homme respirait péniblement. Il avait les yeux fermés. Ses cheveux trempaient dans une boue de sang. Je m'apprêtais à appeler les pompiers quand il a grommelé quelques mots. Je me suis approché de lui pour mieux l'entendre. Il a ouvert grand les yeux et m'a attrapé la main. La sienne contenait son téléphone portable. J'ai eu l'impression qu'il m'en faisait don. Ses mots sont devenus intelligibles, *Appelez ma femme, s'il vous plaît*. J'aurais pu obtempérer s'il m'avait rendu ma main. Il ne me l'a pas rendue. Son regard s'est fait implorant et doux. D'étranges bulles rougeâtres s'étaient formées dans ses cheveux. Du sang dégoulinait sur son front. Sa main a serré la mienne, fort, très fort. Avec le recul, je suis incapable d'évaluer la durée de cette scène, quelques secondes, quelques minutes, une heure ? J'avais l'impression d'être hors du temps, dans un rêve éveillé, incapable du moindre geste, de la moindre action, happé par son regard, happé par sa main, ressentant des émotions inédites – un mélange d'effroi et de compassion.

Sa bouche s'est soudain tordue. Il a produit un effort surhumain pour prononcer cette phrase terrible, d'une voix angoissée :

– Je ne veux pas mourir...

Sa main pressait toujours ma main captive.

– Je ne veux pas mourir...

Elle a exercé peu à peu une pression moins forte.

– Je ne veux pas mourir...

Glissé de la mienne tandis qu’il a dit ces mots pour la dernière fois :

– Je ne veux pas mourir...

Et il est mort.

C’était ce matin à l’aube, chez moi, dans mon loft, et j’en frémis encore, fébrile, perplexe, abasourdi. Un homme est venu agoniser à mon domicile. Son cadavre gît sur mon canapé. Son corps se refroidit pendant que je me réchauffe au soleil.

Ce type est mort. Et bien mort. N’empêche. Quelque chose me turlupine. Il ne peut pas s’être tout à fait éteint puisque son portable est allumé.

OceanofPDF.com

Pourquoi me suis-je comporté de la sorte ? En toute logique, j'aurais dû remonter chez moi en courant, appeler les secours et leur signaler sa présence sur le trottoir. Ou du moins, les prévenir quand il était dans mon appartement, encore en vie. Ou au pire après son décès. Quand bien même sa mort m'aura pris de cours, j'aurais *a minima* pu annoncer la triste nouvelle à sa femme. Je n'ai rien fait de tel. J'ai agi en dépit du bon sens. Me suis mis délibérément dans le pétrin. Pourquoi ?

Je sais la raison qui a guidé mon choix. Ce n'est pas une peur panique qui m'aurait fait perdre toute forme de lucidité, si c'était le cas, les dés étant jetés et le calme revenu, je pourrais rattraper le coup, dire la vérité, donner des explications ; or, je n'en ai nullement l'intention. Ce n'est pas non plus par manque de courage, celui dont j'aurais dû faire preuve à l'instant de m'entretenir avec cette Mathilde, *Allô, comment ça ? Pierre ? Non, ce n'est pas Pierre, ah oui, vous êtes sa femme ? Il faut que je vous dise, il est mort, là, sous mes yeux, je le vois, inerte, la tête en sang, mes sincères condoléances, vraiment...* Je ne la connais pas, l'épreuve n'aurait pas été insurmontable, un passage obligé, désagréable, mais bon. Ce n'est même pas l'ennui, celui qu'il m'arrive de croiser au détour de cette existence facile, monotone, à peu près dénuée de motifs d'exaltation ; je n'ai pas le

goût du danger ou du risque inconsidéré qui régalerait de délicieux frissons dans le dos.

Non, la raison est ailleurs. Pas besoin de chercher bien loin. J'ai agi de la sorte parce qu'il me l'a demandé, tout simplement. Il ne voulait pas mourir. Il me l'a dit, à plusieurs reprises. C'était sa dernière volonté. On ne refuse pas une dernière volonté – fût-elle absurde ou incongrue. Lorsqu'il m'a adressé cette supplique, j'ai lu dans son regard qu'il ne le faisait pas seulement pour lui-même. Il le faisait aussi, et sans doute d'abord, pour les êtres qui lui sont chers, qui tiennent à lui, qui seraient effondrés de le perdre. Sa femme et ses enfants le croient vivant. Pour l'heure, j'ai accompli sa dernière volonté. Il va me falloir rivaliser d'imagination pour ne pas les décevoir sur la durée, ni lui ni eux...

Mais j'ai son portable et son portable contient tous les renseignements utiles pour mettre mon plan à exécution. Le modèle en sa possession – en la mienne à présent – est des plus récents, smartphone à la pomme. J'ai à peu près le même, donc pas de souci pour recharger sa batterie. La première fois qu'il s'est mis en veille, j'ai craint le pire. Un code PIN personnalisé et mes projets tombaient à l'eau. Je me suis empressé de composer un quadruple zéro en croisant les doigts... Miracle ! Les icônes de ses applications sont apparues à l'écran. J'ai interprété ce succès comme un signe du destin, une invitation. Petite précaution supplémentaire pour éviter d'être repéré : dans les « Réglages », j'ai bloqué la géolocalisation. Mission accomplie. Vannes ouvertes. Possibilités infinies. Je contemple l'appareil avec un sourire satisfait.

Les téléphones sont partout, qui peut encore s'en passer ? Ils nous accompagnent, nous relient au monde, nous informent, nous suppléent. Ils disent tout sur nous : nos emplois du temps, nos centres d'intérêt, nos habitudes, avec qui nous échangeons. Ils nous assistent. Ils sont notre prolongement. Sans eux, nous sommes perdus, comme s'ils nous étaient devenus littéralement vitaux. Ils n'existaient pas quinze ans plus tôt – pas

avec ces multiples fonctionnalités en tout cas. Qui sait ce qu'ils feront de nous dans quelques décennies ? Jusqu'où iront-ils pour rapprocher le monde réel du monde virtuel ? Jusqu'où convergerons-nous avec eux ? Et s'ils étaient le « chaînon manquant » du clonage humain, le vrai, le complet, dans une version électronique, une séquence d'ADN pour le patrimoine génétique, la puce du portable pour qualifier la personnalité, l'un pour le contenant, l'autre pour le contenu, on mélange le tout, on réalise la synthèse et on obtient une reproduction à l'identique, un double parfait ?

Ces objets fascinants ne sont pas comme les autres. Ils sont constitués d'un système central innervé par des connexions. Ils ont de la mémoire. Ils parlent. Ils voient. Ils dialoguent entre eux. Ils nous contiennent. Nous les rendons vivants, d'une certaine manière, en leur confiant des fonctions essentielles à nos vies. Pourquoi la règle, ici, chez moi, ce matin, en la circonstance, ne vaudrait-elle pas ?

– D'accord, Pierre, tu ne vas pas mourir. Tu vas jouer les prolongations et je vais t'y aider. L'encéphalogramme de ton premier cerveau est plat. Mais ton second cerveau demeure actif. Si tu veux vivre, je vais devoir explorer ce qu'il contient.

Si j'avais fait des études, j'aurais obtenu un doctorat en contemplation avec mention spéciale du jury : j'adore ça. L'épaisseur d'une thèse ne suffirait pas à consigner la somme de mes expériences en la matière, dans la variété des sujets et des lieux, des postures adoptées et des effets induits – entre divertissement et jubilation.

Ce canapé, en l'espèce, est l'un de mes espaces favoris pour pratiquer « l'art du rien » – ce que les charlatans du bien-être dénomment « méditation » pour se donner de la consistance. Son occupation par un autre corps inerte que le mien me trouble un brin, je dois l'avouer. En principe, le type inanimé et impassible, affalé sur ces cuirs moelleux pour mieux y éprouver le temps, c'est moi. D'ordinaire, celui qui accomplit l'effort de s'extraire de lui-même pour transporter son âme vers d'autres destinations, c'est ma pomme. Personne d'autre. Jamais. Sauf aujourd'hui. Sauf Pierre. Dieu sait où son âme s'est envolée. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'il m'a bel et bien piqué ma place. Plus exactement : je la lui ai cédée, à mon corps défendant.

Je l'admets. Il est arrivé à d'autres visiteurs de poser leurs fesses sur mon vieux compagnon de route. Mais pas pour ça. Pas comme ça : allongé, immobile, le regard clos. Certains, assis, pour parler affaires. D'autres, parmi la gent féminine, pour siroter une coupe sur fond de musique douce. Quelques-unes, plus rarement, pour adopter des positions acrobatiques

quand l'heure de la cabriole avait sonné. Mais se poser en silence, horizontal, sur mon canapé, jusqu'à présent, j'en détenais l'exclusivité. Que cet hôte inopiné se retrouve là, à m'imiter telle une pâle copie de moi-même, fût-ce involontairement, le rend plutôt sympathique à mes yeux. Cela nous fait un point en commun.

Des points communs, nous en avons sans doute d'autres. Des différences aussi. Je les découvrirai, et tout le reste, par le truchement de son téléphone. Tout de même... Drôle de hasard... Si j'avais eu mon portable sur moi dans la rue, au moment de le secourir, j'aurais évidemment composé un numéro d'urgence, et basta. S'il ne m'avait pas remis le sien à l'instant de mourir, je ne l'aurais certainement pas cherché dans sa poche. S'il n'avait pas exprimé son souhait en termes aussi clairs, je n'y aurais vraisemblablement pas prêté attention. Si je n'avais pas reçu dans la foulée un texto de son épouse, je n'aurais probablement pas réagi de la sorte.

Conjonction de « si », comme pléthore de signes qui ne trompent pas. C'est pour cela que j'aime à ce point la contemplation. Contemplation introspective, il est vrai. Mais des autres aussi. Fixer un geste ou une attitude, l'expressivité d'un visage ou le choix d'un vêtement, ce qui se cache derrière les mots prononcés ou les soupirs qui en disent long, toutes ces petites manifestations extérieures, souvent insignifiantes en apparence et qui pourtant veulent dire tant... Observer, interpréter, comprendre. Supputer, imaginer, se raconter des histoires. Pour le plaisir. Pour rien. Pour passer le temps.

Sauf ce matin.

Ce matin, depuis que je suis sorti, je ne contemple pas. Je n'assiste pas au spectacle ; j'en suis acteur. Je ne commente pas les événements ; je les vis. C'est assez perturbant. Plus encore, c'est très excitant. Je n'avais rien éprouvé de tel depuis des lustres. La sensation d'exister. Mes sens en éveil. Mon cerveau en ébullition. Une farouche envie de me mettre en

mouvement. J'en ai des picotements dans les doigts. Il faut qu'ils tapotent sur quelque chose. J'appuie sur le bouton central de son téléphone en y posant le pouce, puis commence à promener mon index sur l'écran...

Allez, au boulot !

OceanofPDF.com

Ses contacts, son agenda, ses mails, ses textos. À la marge, sa présence sur les réseaux sociaux. Mon nouvel ami n'y est manifestement pas accro. Peu d'amis virtuels. Quelques photos de famille, de vacances, de paysages sur Facebook et Instagram, rien sur Twitter, un compte inactif sur LinkedIn et même pas de boucle WhatsApp. Pierre ne s'exhibe pas sur la toile. Il n'y commente rien, n'y exprime aucun avis. Qu'il ne se prête pas au jeu de ces déballages obscènes me convient à merveille. Le maintenir artificiellement en vie dans un monde lui-même artificiel aurait peut-être fait beaucoup...

Il n'en demeure pas moins que tous les ingrédients sont réunis dans cet épatant rectangle épais de quelques millimètres. Du bout du doigt, en pressant sur des boutons interactifs, en activant des applications, je peux recomposer le puzzle de son existence, accéder aux renseignements nécessaires pour savoir qui il était, ce qu'il faisait, d'où il venait, où il prévoyait d'aller, comment et avec qui. De la méthode. Du flair. De l'esprit de déduction. Je dois être à la fois consciencieux et attentif dans mon travail d'investigation si je veux appréhender cet homme sous toutes ses coutures, le décortiquer. Faire la part des choses. Être pertinent dans mes interprétations. Séparer ce qui m'est essentiel de ce qui ne l'est pas. Ne surtout rien négliger. Aucun détail ne doit m'échapper.

Ses contacts, pour commencer. Pierre était apparemment du genre organisé. Il avait créé des catégories distinctes pour mieux répertorier ses relations et ses proches, un dossier pour la famille, un autre pour les amis, un autre encore pour le travail. À l'intérieur de chaque dossier, les prénoms, les noms, et, pour certains, les fonctions. Il ne s'était pas borné à enregistrer les numéros de téléphone : les champs relatifs aux adresses mail et postales sont presque systématiquement complétés, parfois même la rubrique anniversaire. La belle aubaine ! Je dispose du fichier détaillé de toutes celles et tous ceux qui, de près ou de loin, composaient l'entourage de mon mort-vivant. Pour quelques contacts est parfois associée une photo. Voilà qui fait mon affaire au-delà de toute espérance.

Au tour de son agenda. Là encore, la rigueur prévaut. En rouge, les rendez-vous professionnels, réunions, tête-à-tête, déjeuners, horaires de départ ou d'arrivée de ses déplacements professionnels assortis de la destination, avec des intitulés précis. En bleu, les rendez-vous privés, des dîners pour l'essentiel, et programmes des week-ends – pas besoin d'être détective pour relier les noms mentionnés ici à ceux qui figurent dans la liste des membres de sa famille ou dans celle de ses amis.

J'en viens à ses mails. Mon gaillard n'était pas des plus prolixes, les messages reçus sont très nombreux, ceux qu'il a envoyés, nettement moins – sauf s'il a jugé utile d'en effacer ? Le style de ses réponses n'est pas vraiment littéraire, plutôt télégraphique, dans l'air du temps, des OK, des smileys, des @+, des abréviations. Mais ils suffisent amplement à m'éclairer sur les activités qu'il menait, ses opinions, ses intentions, ce qui allait bien et ce qui ne tournait pas rond.

Ce sont ses textos qui me posent problème. Nombreux. Parfois anciens. Parfois sibyllins. Certains répondent à des interpellations qui émanent d'un « Numéro privé ». Pour le coup, il se montrait beaucoup moins scrupuleux dans le sort qu'il leur réservait, négligeant de les archiver ou, au contraire, de les supprimer selon l'urgence ou la circonstance du moment. Un

patchwork incomplet, limite intelligible, de mots saisis dans l'instant. Pas grave. Je parie qu'ils m'aideront néanmoins dans mon entreprise et m'apporteront des éclairages utiles, si ce n'est dans l'immédiat plus tard...

Je n'ai pas quitté mon fauteuil de la matinée, bientôt midi. Comme le temps file ! Ma démarche exploratoire s'achève. Violation de propriété. Délit d'ingérence. Attentat à la pudeur. Voyeurisme caractérisé. Usurpation d'identité. Je devrais ressentir de la gêne. Curieusement je n'en ressens pas. Plutôt une sorte de soulagement, teinté de satisfaction, avec une touche de fierté. Sans moi, cet homme n'existerait plus. Grâce à moi, il peut continuer d'exister. Cette perspective m'excite au plus haut point.

OceanofPDF.com

Je saisis une chaise dans la cuisine, la déplace jusqu'au salon, m'y assieds à califourchon, à quelques centimètres du corps inerte.

– Il faut que je te parle...

Les épaules de travers, la tête en arrière, la bouche ouverte, les bras pendants n'ont rien de naturel. Pas très engageant pour entamer la conversation. Je me relève pour changer le cadavre de position, le cale entre deux coussins, bien droit, arrange sa veste, place ses mains sur ses cuisses, referme sa bouche, puis me rassieds face à lui.

– Bon. Alors. Tu t'appelles Pierre Lorgeron. Tu parais légèrement plus âgé que Mathilde, ton épouse, trente-sept ans, au demeurant fort jolie sur les photos. Vous avez deux enfants : Mélanie, en maternelle, et Victor, en CP. Vous vous en occupez remarquablement, à en juger par la quantité d'activités que vous leur proposez, école du cirque et initiation musicale tous les mercredis, spectacles, parcs d'attractions, piscine, et cinéma à chaque sortie d'un Disney. Vous ne rechignez pas non plus à les laisser certains week-ends chez les parents de madame qui, par bonheur, habitent à proximité, ce qui vous autorise des escapades : une virée à la montagne, un concert, un dîner en amoureux. En semaine, vous sollicitez régulièrement la baby-sitter pour des soirées entre amis. Vos dernières vacances tous les quatre remontent à quelques semaines, lors des congés de Pâques, une location en bord de mer à Cassis. J'ai tout bon jusque-là ?

Il n'acquiesce pas, mais il ne conteste pas non plus. Son teint est devenu blafard. La bouillie d'hémoglobine qui a séché dans ses cheveux forme une épaisse couche brunâtre qui tire sur le noir – on dirait qu'un steak haché lui est tombé sur la tête. Le visage est bizarrement coupé en deux par une fine coulure de sang qui se prolonge dans le cou.

– Vu sous cet angle, tu remplis tous les critères qui font de toi un bon mari et un bon père de famille. Seul bémol, ces trois textos énigmatiques, le premier envoyé par Mathilde il y a quatre jours, **Arrête, je t'en prie !**, les deux autres que tu lui as adressés avant-hier, en enfilade, **C'est toi qui as raison**, suivi d'un laconique **Pardon**. Peut-être aucun rapport entre eux, ou pas, peut-être une engueulade, une tension passagère entre vous, des motifs graves ou trois fois rien, je l'ignore... À part ça ?

J'allume une cigarette, en souffle la fumée sur sa face blême, il ne bronche pas. Bref coup d'œil au reste de son corps. Mains fines et soignées, la bague au doigt. Tenue vestimentaire dans un style décontracté mais chic, chemise blanche cintrée, jean bleu même pas délavé, élégantes chaussures noires. Sa veste est froissée. Je remarque une boursouflure côté cœur. Elle contient quelque chose, dans une poche intérieure, son portefeuille probablement. Je ne l'extrairai pas pour fouiller ce qu'il contient. Je fouille déjà dans son portable, c'est bien assez.

– À part ça, tu aimes le foot dans la mesure où tu te rends régulièrement au stade. Tu achètes de la musique sur la toile, de la variété française pour l'essentiel. Tu joues aux courses puisque tu as l'application du PMU, qui t'envoie les notifications sur les prochaines réunions hippiques. Ta vie sociale n'a rien d'exubérant, quelques amis solides que tu vois régulièrement pour boire un verre, en général au Café des négociants. Léon et Ludo sont des prénoms qui reviennent dans ton agenda. Ainsi que ce rendez-vous étrange, programmé presque toutes les semaines, le lundi soir, à vingt et une heures, deux mots dont je me demande ce qu'ils peuvent bien cacher : Aigle noir. Tu ne voudrais pas m'éclairer ?

Il ne veut pas. Il s'est tu à jamais. Voici quelques minutes, à l'aide de mon téléphone, j'ai composé le numéro de son portable, inscrit en signature de la plupart de ses mails, pour réentendre sa voix et écouter son message vocal, texte sobre, ton neutre, *Pierre Lorgeron, je ne peux pas vous répondre pour le moment, laissez-moi un message ainsi que vos coordonnées, je vous rappellerai, à bientôt !* Je suis sensible à la voix. Je range la sienne dans la catégorie de celles qui, intuitivement, m'inspirent de la sympathie.

– Sinon, tu fais un métier surprenant, vendeur de cannes à pêche, ma foi, pourquoi pas ? Plus exactement, tu exerces des fonctions commerciales au sein d'une entreprise de taille moyenne, leader du marché, spécialisée dans la fabrication et la commercialisation de ces produits pour le compte de détaillants, en France et à l'étranger, tous types de cannes pour la pêche en eau douce, au lancer, à la mouche, à l'anglaise, au coup... Tu entretiens ton portefeuille de clients, tous localisés dans la région sud-est, en prospectes de potentiels, leur présentes de nouvelles gammes, vantes les plus récentes innovations, communique les tarifs, passes des commandes fermes ou optionnelles, fréquentes les salons professionnels, remplis de jolis tableaux pour communiquer les résultats de tes démarchages auprès de ta hiérarchie... Sais-tu que cela nous fait un point en commun ? Ta marque, je la connais ! Adolescent, j'étais un grand amateur de pêche en rivière, eh oui ! Au carnassier, exclusivement, la perche, le sandre, le black-bass, le brochet surtout.

Il feint l'indifférence. Sa coquille vide ne laisse transpirer aucune émotion, pas même quand une mouche vient lui chatouiller l'oreille en cherchant à s'y introduire. Son portable continue pourtant de recevoir des mails, quelques publicités, ainsi que des sollicitations de son boulot.

– Non, tu ne sais pas. Moi, je sais. J'en sais beaucoup sur toi, par exemple pourquoi tu es à Paris, alors que tu habites Lyon, dans le quartier de la Croix-Rousse. Je me suis promené sur Internet tout à l'heure. Le

Mondial de la Pêche au parc des expositions, porte de Versailles, c'est là que tu t'es rendu, n'est-ce pas ?

Je me lève pour lui donner une tape amicale sur l'épaule. Il me répond en se laissant glisser, tout doucement, sur le côté. Le coussin installé pour le caler dans le canapé ne supporte plus son poids. Je recule un peu, interloqué par ce mouvement imprévu, le laisse finir de s'affaler, la tête échouée sur l'accoudoir, nez écrasé, bouche ouverte, langue pendante, buste tordu, posture ridicule de pantin désarticulé. Je reste debout face à lui, immobile, circonspect.

– Je résume. Pierre, Lyonnais, la quarantaine, marié, deux enfants, un travail, des loisirs, des amis. Un type ordinaire *a priori*, qui meurt d'une façon extraordinaire...

La mouche virevoltante se repose au même endroit, comme si elle tenait absolument à chuchoter un message au creux de son oreille. Un ange passe. Je retiens ma respiration.

– Et je fais quoi, moi, de toi, maintenant ?

OceanofPDF.com

Il paraît que ce sont les cordonniers qui sont les plus mal chaussés. La règle ne vaut pas pour les garagistes. Pas pour moi en tout cas. En même temps, je ne suis pas tout à fait garagiste, le terme est abusif, un titre que je m'attribue pour qualifier mon métier qui n'en est pas un. Je suis propriétaire de garages, répartis sur trois sites, dans Paris. Je les ai acquis à ma majorité, à une époque où les prix défiaient toute concurrence, il y a vingt ans. Depuis, je les loue à l'unité à des particuliers qui acceptent de payer une fortune pour ranger leurs véhicules dans des boxes en béton, deux cents à deux cent cinquante euros par mois, en ce moment. J'en ai confié la gestion à un administrateur de biens. Et j'encaisse. Un job peinard, j'en conviens, improductif, indécent, mais il faut admettre que c'est lucratif, un garage, pas de souci pour trouver preneur, pas d'entretien, peu de frais, alors quand on en possède une soixantaine... Je bénis chaque jour mes parents d'avoir eu un fils unique, ma tante Annie de m'avoir légué sa fortune considérable, et la vie de m'avoir épargné les horaires, les contraintes, les comptes à rendre et les problèmes de fins de mois.

Or donc, je suis bien chaussé et dispose d'un triple garage en sous-sol, repeint à neuf, chauffé, alimenté en eau, équipé d'une alarme, pourvu d'une ouverture automatique des portes par commande à distance, deux étages en dessous de ce loft immense, où j'habite en principe seul. Dois-je le préciser ? Oui, j'ai décidé d'être honnête : je n'ai même pas de voiture.

Cerise sur le gâteau : j'y accède par un ascenseur privatif, sans intermédiaire, directement depuis chez moi. Pour être sincère, j'ai rarement un motif valable pour descendre ces deux étages. Cela dit, exceptionnellement, aujourd'hui...

La raideur de son corps ne me facilite pas la tâche. J'enlace ses bras autour de mon cou, l'attrape par la taille, le soulève péniblement, le traîne jusqu'à l'ascenseur, le maintiens en position verticale en le coinçant dans un angle. Arrivé en bas, je le tire sur quelques mètres et le laisse enfin tomber, sans précaution, au pied de sa future demeure. Je lui ai réservé une chambre. Froide. Le congélateur dans mon garage. Un petit cube dans un cube plus gros. Capacité de stockage : quatre cents litres. Amplement suffisant. Un cercueil parfait.

J'ouvre le couvercle. L'appareil électroménager expire une fumée blanche et glacée. De mémoire, il ne contient pas grand-chose. En effet, au fond, tout au fond, gisent trois misérables cônes à la vanille, un sachet de frites surgelées et un plat cuisiné : dos de cabillaud et sa sauce hollandaise. Je préfère ne pas extraire ces denrées alimentaires périmées. Elles lui tiendront compagnie, et réciproquement. Un vendeur de cannes à pêche devrait faire bon ménage avec un morceau de poisson.

Il m'appartient désormais de transporter cet amas de chair et d'os, de viscères et de poils jusqu'à sa destination finale, ho ! hisse ! ho ! hisse ! qu'il est lourd ! encore un effort ! ça y est, j'y suis. La carcasse est en équilibre sur le bord du congélateur. Je lui imprime une légère poussée. Elle rejoint le fond de la cuve en produisant un choc sourd. Mission accomplie. Mon gaillard est dans la boîte. Il en occupe tout le volume. Je l'arrange un peu, l'installe sur le dos, bras allongés, genoux repliés, les cônes d'un côté, le poisson de l'autre, le sachet de frites en guise d'oreiller.

Je rabats le couvercle, m'assure qu'il est correctement refermé. Et c'est tout. Pierre est enterré, ou quelque chose du genre.

Je me sens extrêmement vivant. Cela faisait très longtemps que je ne m'étais pas senti aussi vivant et heureux de l'être, et plein d'énergie, et d'entrain, tous mes sens en éveil, le cerveau qui tourne à plein régime, le cœur battant. Même pas fatigué alors que depuis plusieurs heures, je suis sacrément occupé. Ce qui n'est pas dans mes habitudes. D'habitude, je commente, je flâne, je disserte, je profite. Cultive le goût du luxe et celui des belles choses. Je n'embête personne. Personne ne m'embête. Au mieux, je méprise. Au pire, je tourne en dérision. Je ne m'implique pas, ne sollicite pas, ne transpire pas non plus. Ce qui ne comporte pas que des avantages. Garagiste est une activité qui met à l'abri du besoin. Pas forcément de l'ennui.

OceanofPDF.com

Je regagne mon appartement en restant dans le thème : du congélo au frigo, j'ai faim et j'ai soif, normal, c'est l'heure du déjeuner. Deux bâtonnets de surimi, une tranche de jambon et un yaourt à la fraise avalés à la va-vite, un verre de jus de pamplemousse frais. Je mouille ensuite une éponge avec laquelle je frotte les taches de sang qui souillent le cuir de mon canapé. Impeccable, tout disparaît, comme si de rien n'était.

Une douche, j'ai envie de prendre une douche, puis d'enfiler des habits propres. Ma toilette achevée, je ramasse mes vêtements du matin, les jette en vrac dans le tambour de la machine à laver, sélectionne le programme, la mets en marche. C'est comme ça qu'ils font, dans les films, après avoir commis un forfait, ils nettoient, effacent, éliminent les traces pour ne rien laisser derrière eux – ça ne suffit pas toujours, mais il faudrait être un idiot pour ne pas les imiter. Derrière moi, une succession d'événements improbables. Autour de moi, un vide immense. Devant moi, un avenir exaltant. Sous mes yeux, le portable de Pierre. Action !

En mon absence, quelqu'un a appelé. Sans laisser de message. Il s'agissait de Ludo. Pas important. L'essentiel est ailleurs. D'abord, régler son sort professionnel.

Je me fends d'une lettre claire, nette et précise, que j'envoie par mail au directeur commercial de l'entreprise qui l'employait, avec copie au directeur des ressources humaines, deux adresses qui figurent en bonne place dans la liste de ses relations de travail.

Mention : Prioritaire.

Objet : Rupture de contrat.

J'ai l'honneur de vous présenter ma démission, pour raisons personnelles. Je vous prie de bien vouloir prendre acte de cette décision unilatérale, irrévocable et à effet immédiat. Je cesse aujourd'hui même toute activité et, dans ces conditions, renonce à toute forme d'indemnité.

Avec mes remerciements pour la confiance que vous m'avez accordée et mes meilleures salutations.

Pierre Lorgeron.

Voilà qui est fait. Je suppose que ses supérieurs n'en resteront pas là, stupéfaits d'apprendre ce départ précipité, sans parler de la méthode utilisée pour l'annoncer, pas très classe, voire choquante. Ils voudront le convaincre de revenir sur sa décision ou, *a minima*, obtenir des explications. Ses collègues aussi, à un moment ou un autre, risquent de se manifester. Libre à eux. Leurs tentatives échoueront, ils se heurteront à un silence de mort qui les découragera progressivement, n'insisteront plus, finiront par renoncer, pas le choix. Cela dit, l'hypothèse qu'ils s'en fichent complètement n'est pas non plus à exclure. Ni celle qu'ils poussent un soupir de soulagement. Pierre était peut-être mal noté, peu apprécié, inapte, incompetent, qui sait ? Ce qui est sûr, c'est que « Monsieur Lorgeron ne fait plus partie des effectifs de la société », selon l'expression consacrée. Rayé des tablettes. Hors-jeu. Aux abonnés absents. Et muet comme une tombe.

Muet pour ses employeurs mais pas pour Mathilde, condition *sine qua non* si je veux respecter mes engagements, envers elle, envers lui. Ne pas couper les ponts, par conséquent, ne pas rompre ce lien qui le maintient

artificiellement en vie pour une durée indéterminée. Ce matin, Pierre a promis à sa femme qu'il lui donnerait de ses nouvelles. Il va faire mieux. Il va lui en redonner dès ce début d'après-midi. Des nouvelles pas trop rassurantes, pas trop inquiétantes non plus. Mais des nouvelles quand même, et c'est déjà ça. L'exercice est acrobatique. Je dois faire preuve de finesse, de créativité, de hardiesse, d'empathie – autant de qualités que j'hésite à me prêter. Je soupèse chaque mot :

Ma chérie. Je veux juste te prévenir.

Je suis parti loin. Très loin. Il le fallait. Ces temps-ci, j'étais au plus mal. J'ai besoin de faire le point. De me reconstruire de l'intérieur. Ça risque d'être long. Prends bien soin de toi et des enfants.

Ton Pierre.

Je suis assez satisfait de ce message qui a un double mérite : celui de confirmer l'éloignement dans l'espace et dans le temps, et celui d'entretenir l'espoir.

Je l'expédie. Elle réagit aussitôt :

Tu me diras quand ça ira mieux ?

Quand ça ira mieux, tu reviendras ? Promets-moi.

Je souris tandis que j'envoie la réponse qui convient :

Oui. Deux fois oui. Je te le promets.

Un dernier texto dans la foulée :

Je t'écirai à nouveau demain.

Je t'embrasse...

J'aurais préféré qu'elle m'embrasse en retour, mais elle se tait.

OceanofPDF.com

Quelle heure est-il ? Vingt heures ! J'ai dormi près de quatre heures, d'une seule traite, comme un bébé, affalé sur mon canapé. Le sommeil m'a pris par surprise, décidément, cette journée n'a rien de normal : en temps normal, une sieste d'une heure, pas plus. La sonnerie du portable n'a pas retenti. Je consulte les mails reçus sur sa messagerie, nombreux, expéditeurs divers et variés, pour la plupart identifiés. J'estime qu'ils sont d'une importance toute relative, inutile de les ouvrir dans l'immédiat, ils attendront. Ajournement qui, au demeurant, me paraît habile sur un plan tactique : les interlocuteurs de Pierre doivent s'habituer à son absence, son silence, son indisponibilité.

Il fait chaud dans mon loft, j'ouvre quelques-unes des fenêtres carrées incrustées dans mes grandes baies vitrées, laisse entrer dans le séjour l'air doux de ce joli mois de mai. Je n'aurai pas mis le nez dehors de la journée. Bientôt la nuit. Comme chaque soir, je m'adonne au rituel des variateurs que je triture un à un, avec une précision d'horloger, pour régler l'intensité d'une dizaine de lampes halogènes au design moderne, murales, suspendues ou sur pied, refermer l'espace qui m'environne, m'y confiner dans une lumière diffuse, une ambiance feutrée... Un verre de rosé. Des olives noires trop salées. Un second verre pour étancher ma soif. J'allume une cigarette

puis mon ordinateur, car une question me trotte dans la tête depuis mon réveil, sujet d'actualité, besoin de satisfaire ma curiosité.

Promenade de la souris. Clic sur l'icône. Accès au moteur. Saisie du mot-clé. Lancement de la recherche. Affichage des résultats. Ces informations dont je me contrefichais éperdument jusqu'à ce matin apparaissent à l'écran. « Disparitions. » Les chiffres du ministère de l'Intérieur sont impressionnants. En France, quarante mille disparitions sont signalées chaque année. Trente mille de ces disparitions sont élucidées. En d'autres termes, dix mille d'entre elles ne le sont pas. Au cours de cette année comme au cours de la précédente et de celle qui suivra, dix mille personnes se seront volatilisées. Des affaires criminelles non résolues. Des suicides particulièrement réussis. Des décisions de tout plaquer, sans laisser de traces, repartir à zéro. Parmi ces cas innombrables, quelques-uns focalisent l'attention des médias, créent l'événement à défaut d'une catastrophe naturelle ou de soldats tués à la guerre, nourrissent le bon peuple avide de sensations. Pendant ce temps, des milliers, des dizaines de milliers d'individus viennent grossir les rangs des disparus anonymes. Ce constat est plutôt rassurant.

Pierre Lorgeron est donc un parmi tant d'autres. Encore que. Impossible de le répertorier dans la catégorie des disparitions élucidées puisque j'ignore la cause de sa mort. Et délicat de le ranger dans la rubrique des disparitions non élucidées puisqu'il est censé tenir régulièrement sa femme au courant. Une espèce à part. Un cas unique. Il n'a même pas vocation à figurer dans les statistiques officielles de la police si Mathilde ne le signale pas, comme Pierre le lui a demandé – et elle ne le signalera pas, elle lui fait confiance, je l'espère, je le crois. Je ne suis pas doué pour les calculs de probabilités. Encore moins expert en psychologie féminine. Je prends juste un pari. Celui qu'elle accepte et respecte le choix de son époux, au point de le considérer, sans nécessairement se l'avouer, comme utile, voire salutaire.

Je ne sais pas encore ce qui permettra de préserver intactes ses illusions.
Mais je vais trouver.

À quel moment une disparition non élucidée devient-elle une affaire classée ? Au bout de combien de mois, combien d'années ? Rien ne presse désormais. Le temps est mon plus précieux allié.

OceanofPDF.com

Mardi matin, nuit courte mais sommeil réparateur. Il faut dire que la journée d'hier a été éprouvante. Mes batteries sont rechargées. Celles du portable aussi, je n'ai pas manqué de le brancher avant de me coucher pour qu'il reprenne des forces, il en avait besoin. Nous voici tous les deux regonflés à bloc pour la suite. Quelle suite ? Il y a vingt-quatre heures, je vivais dans un confort serein que rien ne venait jamais troubler. Les événements ont tout chamboulé. Leur intensité milite en faveur d'un moment de répit. Sortir, prendre l'air, me changer les idées.

Quartier du Marais, mon quartier. Un chien tournicote autour du lampadaire où j'ai ramassé Pierre à l'agonie, dégage sale clébard ! Je poursuis mon chemin, traverse la place des Vosges, arpente les rues attenantes, mains dans le dos, tête baissée. Je longe des boutiques de fringues tendance et de chaussures hors de prix, d'objets de décoration improbables et de plantes exotiques, d'œuvres d'art inaccessibles et de mobilier ultracontemporain – lieux que je vois tous les jours, mais qui m'indiffèrent aujourd'hui. Je fais escale dans un café, rue des Blancs-Manteaux, l'un de mes favoris parmi ceux où j'adore traîner pour lire le journal, regarder défiler les clients, saisir des bribes de leurs conversations en me délectant d'une bière pression. Là, non. Je ne tiens pas en place, passe commande, trépigne, bois une gorgée de bière, paie et repars vite. Je continue de marcher, sans but

précis, des heures durant, ne m'arrêtant qu'une fois pour m'acheter un panini tomate-mozzarella que je jette à la poubelle après trois bouchées.

Je ne pense qu'à elle, cette jeune veuve ignorante de sa condition. Lui, je lui ai parlé, je l'ai touché. D'elle, j'ignore tout ou presque, une voix entendue sur messagerie, quelques mots échangés, un âge, une situation familiale, une adresse, une photo. Bien sûr, c'est lui qui m'a demandé de ne pas mourir. Mais c'est elle qui est en vie. Elle est au cœur de l'histoire. Elle lui donne tout son sens. Je lui envoie un texto :

Je pense fort à toi.

Puis un autre :

Rassure la famille, les amis, s'il te plaît. Dis-leur que je vais bien et de ne pas s'inquiéter. Explique-leur que j'ai dû m'absenter mais que je reviendrai. Je vous embrasse, toi et les enfants. Ton Pierre.

J'attends quelques minutes. Pas de réponse. J'émet des hypothèses sur les raisons de son silence. A-t-elle choisi de lui ficher la paix ? Veut-elle l'inquiéter au point qu'il décide de rentrer ? Aurait-elle déjà abdiqué ? Je voudrais qu'elle réponde. Elle ne le fait pas. J'en ressens une sorte d'état de manque, ainsi que de l'angoisse. Étrange paradoxe. En principe, c'est elle qui doit être dans cet état. De nous deux, c'est elle qui est censée être la plus angoissée. À chacun de mes pas, je mesure un peu plus l'ampleur de la situation. Des vases communiquent. Des mouvements s'inversent. Sur terre, un homme a disparu. Dans mon existence, une femme, la sienne, fait son apparition.

Je relève la tête et regarde autour de moi. Jardin du Luxembourg. Je me suis éloigné de mes bases. L'après-midi tire à sa fin. J'ai vraiment beaucoup marché. Vu l'heure avancée, je n'exclus pas d'avoir traversé tout Paris sans m'en être aperçu. Je file droit pour rejoindre au plus vite mon appartement. Arrivé chez moi, je m'empresse d'allumer mon ordinateur dans le but d'accomplir les formalités nécessaires. Réservation du billet de train, départ : gare de Lyon demain dix heures, classe : première, destination : gare de Lyon-Part-Dieu. Puis d'une chambre d'hôtel, arrivée : demain en début d'après-midi, catégorie : individuelle, localisation : quartier de la Croix-Rousse. Pierre a pris ses distances avec Mathilde. Je décide de me rapprocher d'elle pour compenser.

OceanofPDF.com

Sept heures du matin, mon bagage est prêt, j'ai deux heures devant moi avant que le taxi me conduise à la gare. Café au lait, tartines à la confiture de fraises, jus d'oranges fraîchement pressées. J'ai mis le portable de feu Pierre en position vibreur, plus discret, moins stressant. Il s'agit régulièrement à la réception de mails que je juge insignifiants, d'offres promotionnelles pour des voyages de rêve, de notifications du PMU qui propose de parier sur les courses du jour, d'acheteurs de matériel de pêche manifestement pas au courant de sa démission. Les appels reçus ne sont guère plus intéressants, certaines des personnes qui cherchent à le joindre ne laissent pas de messages, d'autres si, le service des abonnements de l'Olympique lyonnais qui veut connaître ses intentions pour la prochaine saison, un client qui souhaite obtenir des précisions sur la date d'une livraison, sa conseillère bancaire qui le rappelle comme convenu pour faire un point sur sa situation financière, son ami Léon qui l'invite à venir dîner avec Mathilde samedi soir. Je ne donne suite à aucune de ces sollicitations, quelle qu'en soit la nature, c'est mieux ainsi, à quoi bon ?

Le texto tombe à huit heures trente-deux. Avant même de le lire, j'ai un drôle de pressentiment. Les mots qui s'affichent à l'écran confirment ma première impression :

Toujours rien. Tu n'as pas compris la leçon ? Dernier avertissement. Paie ta dette. Vite. Sinon, la prochaine fois, on ne te rate pas. Aigle noir.

J'en lâche ma tartine qui atterrit dans le bol de café où elle se désagrège lentement. « Aigle noir », c'est donc ça. La mort de Pierre n'a rien d'accidentel. Elle n'est pas le résultat d'une collision, d'une chute ou d'un malaise. Elle n'a pas frappé au hasard. Elle a été provoquée par un tiers. Quelqu'un qui se dissimule derrière un nom de code, ou plusieurs personnes, un truand, des malfrats, une bande organisée, une société secrète – est-ce que je sais ? J'échafaude un scénario. Pour des raisons inconnues, Pierre doit de l'argent à Aigle noir. Il ne parvient pas à rembourser cette somme dans les délais impartis. Les méthodes d'Aigle noir sont radicales. Il le tabasse ou le fait tabasser pour qu'il comprenne qu'il ne plaisante pas. Le châtiment corporel est sévère. L'exécuteur y va un peu fort. Cogne dur avant de s'enfuir. La victime a morflé. Au final, elle ne s'en remet pas. Une séance d'intimidation qui tourne mal. Sauf que le commanditaire pense que la cible de ses menaces peut encore s'acquitter de son dû.

Souffle court et palpitations. Pas d'affolement. Rester calme, réfléchir posément. Il n'y a pas péril en la demeure. En dépit des apparences, c'est moi qui suis en position de force. Aigle noir a un train de retard. Il a porté un coup de trop qui, si j'ose un mauvais jeu de mots, me donne un coup d'avance. À moi de garder l'avantage. Pour cela, plusieurs options.

Option un : la riposte violente. Jouer les caïds, répondre à une agression physique par une agression verbale, un message du genre *Va te faire foutre !* qui rendrait son destinataire fou de rage, même pas peur, au fond, je risque quoi ? Rien. Ce serait assez tentant. Plutôt jubilatoire. Et après ? Après, Aigle noir rechercherait Pierre, en vain, et pour cause. Au bout d'un

moment, il lâcherait prise. Ce serait la fin de l'histoire, en quenouille, en eau de boudin. Un parfum d'inachevé qui ne me satisfait pas tout à fait.

Option deux : le silence méprisant. Ne pas surenchérir. Traiter cet être malfaisant avec dédain. Ne pas lui accorder de crédit au motif qu'il en a accordé un à ce pauvre bougre. Abandonner le triste sire à son triste sort. Qu'il en crève de colère. Aussi jubilatoire ou presque. Avec des effets induits comparables à ceux de l'option un. Nous en resterions là. Ce qui serait dommage, assurément.

Option trois : la manœuvre dilatoire. Faire comme si la leçon était effectivement comprise. Simuler la capitulation et réclamer un sursis, parce que je souhaite me consacrer à Mathilde dans les jours qui viennent. Pas bien compliqué, je commence à acquérir une expertise dans l'art de différer.

Cette option me plaît.

Message reçu cinq sur cinq.

Accordez-moi une semaine.

Mercredi prochain. J'aurai ce que vous me demandez.

Aigle noir réplique du tac au tac :

OK. Mercredi prochain. Pas un jour de plus. Dernière chance. Ou ce sera ton dernier jour...

Victoire ! Il est tombé dans le panneau, une semaine de répit avant je ne sais trop quoi. Quel abruti ! Je me marre, gigote sur ma chaise en poussant des petits cris de joie, plonge la cuillère dans le bol de café pour extirper la bouillie de tartine et m'en régaler. L'heure tourne. Je me lève, débarrasse la table, attrape ma valise. Le taxi ne va plus tarder. En route pour l'aventure !

Pierre et sa femme... Pierre et ses employeurs... Pierre et ses mauvaises fréquentations... Je me sens de plus en plus à l'aise dans mon rôle de suppléant.

OceanofPDF.com

Un maître-chanteur. J'ai affaire à un maître-chanteur. Je n'en avais jamais fréquenté avant Aigle noir – et celui-là ne m'a pas l'air des plus commodes. Une maîtresse-chanteuse, en revanche... Je l'avais presque oubliée. Pourtant, à l'époque (l'histoire remonte à cinq ou six ans), elle était au centre pour ne pas dire au cœur de toutes mes attentions.

Les circonstances de notre rencontre m'avaient mis dans les meilleures dispositions. Et pour cause. Quelle est la probabilité que deux personnes de sexe opposé se retrouvent au même moment, à la terrasse du même café de la rue de Lévis, simplement séparées par deux tables, pour y commander, à quelques minutes d'écart, une tisane à la sauge bio ? Quasi nulle. Forcément, ça crée des liens. L'envie de brancher le décodeur, de décrypter ces signaux prometteurs, motifs extrêmement valables de prolonger l'élan et, pourquoi pas, de tenter un rapprochement.

Elle s'y hasarda la première, pour me demander du feu. En allumant sa cigarette, je ne manquai pas de lui faire remarquer que nous consommions le même breuvage. Elle me sourit. Oui, elle m'avait entendu commander, ça l'avait intriguée. Je lui rendis son sourire. Nous avons commencé à papoter. La connexion était établie. Elle comme moi n'étions manifestement pas décidés à en rester là.

Au fil des semaines, de rendez-vous galants en montées au septième ciel, je lui proposai de venir s'installer chez moi. Elle était ravissante, enjouée, spirituelle et drôle. Tous les voyants étaient au vert pour que je me décide, pour la première fois dans mon existence de bohème, à la partager avec quelqu'un, au quotidien, pour de bon. Erreur fatale. Les débuts furent pourtant engageants, nous roucouillions tels deux tourtereaux. La suite, nettement moins. Compatibilité de nos caractères inversement proportionnelle à celle de nos corps, à l'épreuve de notre vie en commun. Elle, trop exubérante et volubile, trop extravertie et sociable, réclamant sans cesse des sorties en ville et des soirées avec ses amis. Moi, pas assez disponible pour la satisfaire, dissimulant de plus en plus mal mon agacement face à ses innombrables sollicitations et à sa présence envahissante, aspirant à créer du vide autour de moi. Mesure compensatoire. Pour l'obtenir, ce vide, je me mis à pratiquer le remplissage. De ses poches. Avec de l'argent. Beaucoup d'argent. De quoi occuper ses journées entières à le dépenser. Acheter la paix pour qu'elle me la fiche, en somme. Pas très glorieux, comme méthode. Mais d'une redoutable efficacité.

La jeune femme y prit goût, naturellement, au point de préférer le luxe à la luxure, l'odeur des billets de banque à la mienne. Nous nous en accommodâmes quelque temps. Mais ça ne pouvait pas durer. Elle fit monter les enchères, trop vite, trop haut. Lorsque je lui annonçai que le moment était venu de mettre un terme à notre histoire, elle me fit comprendre que toute chose avait un prix. À défaut, elle se déverserait en propos calomnieux à mon égard, auprès de mon entourage et sur les réseaux sociaux. Pas de chance pour elle. Je n'ai pas d'amis. J'ai coupé les ponts avec ma famille. Et je n'existe pas sur les réseaux sociaux. Ses menaces glissaient sur moi comme l'eau sur le galet. Elle se rendit compte que son plan machiavélique ferait pschitt. Une ultime tentative de m'extorquer

quelques fonds pour au moins passer l'hiver. Je lui montrai la porte. Elle la prit. Je n'eus plus jamais de ses nouvelles.

Depuis cette mésaventure, j'évite soigneusement la rue de Lévis. Je ne bois plus de tisane à la sauge bio. Je n'invite plus aucune de mes conquêtes dans mon loft au luxe ostentatoire. On ne m'y reprendra plus.

Aigle noir ne me fera pas chanter.

Il déchantera.

OceanofPDF.com

Je n'ai aucune attirance pour les trains, les bousculades dans les couloirs, les contrôleurs avec leurs casquettes ridicules, la climatisation mal réglée, les toilettes sales, les bagages entassés, cette promiscuité obligée. Un mauvais moment à passer, en l'occurrence pas trop long, deux heures à peine, tant mieux. Une femme d'une cinquantaine d'années a l'idée saugrenue de venir poser ses fesses sur le siège en face du mien. Elle exhibe des formes opulentes prisonnières d'une robe étreinte. Ses bijoux en toc brillent de mille feux. Son parfum acidulé agresse mes narines. Maquillée à outrance, le contour de ses yeux peinturluré en vert pomme, ses pommettes rouge cerise et sa bouche en forme de quartier d'orange la font ressembler à une corbeille de fruits. Ou une nature morte. Elle me sourit, s'évertue à capter mon regard, cherche ostensiblement à me faire du genou, en frôlant mes jambes trop grandes que je ne parviens pas à rétracter. Je ferme les yeux pour mieux lui échapper et me réfugier à l'intérieur de moi-même.

Je repense à Aigle noir, cette affaire sordide. L'appel téléphonique de la conseillère bancaire de Pierre prend soudain une signification nouvelle. Sans doute avaient-ils besoin de se voir urgemment pour évoquer une situation très préoccupante, des paiements différés, des termes échus, des comptes dans le rouge, un déraisonnable niveau d'endettement. Je songe aussi à ces mails auxquels je n'avais guère prêté attention, ceux de sa

banque, ainsi que d'autres en provenance d'organismes de crédit à la consommation. Je me force à rouvrir les yeux pour les consulter. À plusieurs reprises, la banque informe Monsieur Lorgeron qu'il a dépassé le montant autorisé de son découvert, ce qui a pour conséquence immédiate son inscription au fichier national des incidents de remboursement, en clair : interdit bancaire. Contrairement à ce que j'avais pu croire, les messages des organismes prêteurs ne sont pas des spams : ils constatent son insolvabilité et le menacent d'engager des procédures en recouvrement. Mon gaillard était dans une sacrée panade. Les faits l'attestent. Ce qu'ils ne précisent pas, c'est la part de responsabilité qui incombe à Aigle noir. Était-il impliqué dès le départ ou plutôt envisagé, en ultime recours, comme celui qui pourrait résoudre ses problèmes ? Est-il sa ruine et sa perte ? Ou seulement sa perte ? L'enquête suit son cours. Les réponses viendront.

La dame provocante, clinquante, odorante, entreprenante, me dévore du regard. Je n'ai pas faim. Je soulève la tablette qui est devant moi, puis l'accoudeur, m'extirpe de ma place, traverse la rame, ouvre la porte coulissante et m'installe sur un strapontin à proximité de la porte de sortie. À quelques mètres de là, un gamin s'excite sur une console de jeu, impavide, immobile, exception faite de ses deux pouces repliés qui actionnent des boutons. J'imagine qu'il mène un combat homérique, dont il espère sortir vainqueur, contre des monstres très méchants. Venue de nulle part, la voix du chef de bord annonce une arrivée imminente en gare de la Part-Dieu, enfin ! Je descends le premier du train, valise dans une main tandis que de l'autre, je tâte la poche arrière gauche de mon pantalon pour vérifier qu'elle contient le portable de Pierre. Ma console de jeu à moi.

Escale brève mais nécessaire, une fois sorti de la gare de Lyon-Part-Dieu, je me pose à la terrasse du premier café, sur le trottoir, le long d'un boulevard bruyant où les voitures serpentent comme elles peuvent entre les lignes du tramway, face à un gratte-ciel d'une trentaine d'étages où cohabitent des commerces et des bureaux : la tour Oxygène. Les gaz d'échappement et les odeurs des poubelles m'irritent la gorge et me piquent les narines. Ils auraient mieux fait de l'appeler la tour Asphyxie. Contraste saisissant entre l'immensité du monstre de verre et ce bistroquet au charme désuet, écrasé par les volumes environnants, tout plat, tout sombre, tout rabougri. Impression d'être à la frontière de deux époques, en lisière de deux espaces-temps.

Je ne suis pas venu ici pour faire du tourisme. Je suis venu ici pour obtenir des réponses. Mon petit doigt me dit que l'exercice ne sera pas de tout repos. Raison supplémentaire pour évacuer tout problème pouvant être résolu par anticipation, de sorte qu'il ne vienne pas rajouter à une équation déjà complexe. En l'espèce (sonnante et trébuchante), la question de l'argent. Fort préoccupante pour Pierre et dont je ne voudrais pas qu'elle se répercute sur sa jeune veuve au point d'influencer ses actes et résolutions, *Chéri, rentre à la maison, je n'y arrive plus, charges de famille, bouches à nourrir, factures à payer, les caisses sont vides, comment je fais, moi, sans*

toi, pour les renflouer ? Ce paramètre fausserait tout. Certains motifs sont valables. D'autres non. Je refuse que les choix de Mathilde puissent subir le diktat de considérations basement matérielles. Donner la primeur à la satisfaction des besoins ordinaires ? Étriqué. Se soumettre au joug des poncifs consuméristes ? Irrecevable. Faire de l'argument financier un outil d'aide à la décision ? Spécieux. Peut-être ne sera-t-elle pas tentée d'y recourir. N'empêche. Deux précautions valent mieux qu'une... Ce problème-là, je dois le traiter sans délai.

Un café allongé, deux sucres, trois minutes chrono.

La première, pour passer l'ordre du transfert instantané de la somme de cinquante mille euros depuis l'un de mes comptes aux liquidités immédiatement disponibles vers le compte courant de Pierre.

La deuxième, pour effectuer un virement du même montant depuis ledit compte vers l'un de ceux dont les références s'affichent dans son appli : celui de Mathilde.

La troisième, pour lui envoyer un énième texto post mortem :

J'ai quelques économies. Je viens de les verser sur ton compte. Pour toi. Pour les enfants. Comme ça, vous ne manquerez de rien.

Humeur primesautière et cœur content. Pierre est à l'abri : dans son congélateur. Mathilde aussi : du besoin.

Mon périple lyonnais peut commencer.

OceanofPDF.com

Lyon, capitale des Gaules, la révolte des Canuts, la marionnette de Guignol, sa presqu'île entre Rhône et Saône, sa basilique qui domine la ville, son club et son stade de foot, son vieux quartier peuplé de touristes admiratifs et sa réputation fondée sur une spécialité locale : les bouchons lyonnais. Avec la possibilité de les apprécier de deux manières différentes, selon ce que l'on souhaite faire : se restaurer d'une cuisine grasse et roborative ou vouloir rallier le sud de la France, un jour de départ en vacances, en empruntant le tunnel sous Fourvière. Sinon, c'est un peu comme Paris en modèle réduit, un métro, des grands magasins, des musées, des parcs et espaces verts, des arrondissements, une banlieue, le vélo en libre-service à la surface et, en dessous, des garages – je connais un peu, je m'étais rendu sur place, quelques années plus tôt, pour étudier l'opportunité d'acquérir une dizaine de boxes, rendement trop faible, j'avais renoncé.

Je zappe Lyon. Sauf la Croix-Rousse. Le taxi me dépose au pied de mon hôtel, un deux étoiles puisqu'il n'en existe pas de classe supérieure dans les environs, établissement propre dont l'intérêt exclusif réside dans sa situation idéale au cœur du quartier, baignoire ou douche, téléviseur ou pas, je m'en moque. Je me présente à l'accueil, récupère une clé, monte au dernier étage sans ascenseur, rentre dans ma chambre, me débarrasse de mon bagage, pénètre dans la salle de bains, me rafraîchit le visage en

l'aspergeant d'eau, m'essuie et me dépêche de ressortir, couloir, escaliers, hall, trottoir. Balade au programme, visite du secteur pour l'explorer, le découvrir, m'en imprégner.

Un village sur la colline, avec ses pentes et son plateau. De jolies façades d'immeubles aux couleurs ocres, des platanes en enfilade, des terrains de boule, une multitude de terrasses et de bistrots, des squares partout. Sur le boulevard des Canuts, un immense mur peint en trompe-l'œil, à la mémoire de l'industrie de la soie. Vue extraordinaire sur l'agglomération et, au-delà, jusqu'aux Alpes, depuis la place du Gros-Caillou. Des forains remballent leurs invendus sur le marché qui s'achève, boulevard de la Croix-Rousse. Il règne ici une atmosphère particulière, l'impression d'évoluer en vase clos, d'être sur un nuage ou sur un îlot. La présence des fleuves en contrebas, la raideur des pentes et l'étroitesse des ruelles qui séparent le quartier du Lyon inférieur y contribuent. Les autochtones aussi. Je les examine sous toutes les coutures, à l'intérieur, à l'extérieur, depuis la Brasserie des écoles, place de la Croix-Rousse, où je me ravitaille d'un croque-madame accompagné d'une salade verte et d'un Coca. Ils s'arrêtent pour parler. Prennent leur temps. Paraissent heureux de vivre, souriants, insouciantes, décontractés, dans leurs attitudes, leurs tenues. Ils ne le disent pas mais ils sont fiers d'habiter sur les hauteurs. Leur look soigneusement étudié porte la marque de ceux qui veulent faire croire qu'ils ne s'en préoccupent pas, la posture désinvolte, l'élégance facile, juste négligés comme il faut. Les barbes des hommes ont toutes deux jours. Les cabas des femmes débordent de légumes frais et de produits issus du commerce équitable. Une réserve de bobos ? Peut-être. Ces gens m'amuse. Le quartier est charmant. J'aime beaucoup cet endroit.

Je poursuis ma promenade tout l'après-midi. Préliminaire nécessaire pour me mettre en condition. Je crois pouvoir affirmer que je suis désormais dans l'ambiance, à l'aise dans cet environnement, et donc paré pour franchir une

nouvelle étape. La rue des Pierres-Plantées descend en pente douce vers une esplanade qui offre un panorama spectaculaire sur la ville. Des immeubles de part et d'autre. Celui des Lorgeron est sur la droite, si je me fie à l'adresse indiquée dans le portable de Pierre. Je m'en approche pour vérifier que leur nom figure sur l'interphone. C'est le cas. Comme un grand-père ouvre la porte, j'en profite pour me faufiler à l'intérieur et repérer leur boîte aux lettres. Un indice supplémentaire y est mentionné : l'appartement est au troisième étage. Je quitte le bâtiment pour m'installer à la terrasse du café qui lui fait face, un remarquable poste d'observation. Je n'ai rien prévu. Je sais juste que je veux la voir. J'espère que ce sera pour ce soir. Que Mathilde rentre chez elle ou qu'elle en sorte, en toute hypothèse je ne la manquerai pas.

Le temps passe. Bientôt sept heures. À l'autre bout du belvédère, des jeunes assis sur le parapet fument des substances aux effluves douteux en bavardant. Je sirote ma deuxième bière tiédie par les rayons du soleil. Depuis lundi, j'ai regardé à de nombreuses reprises la photo de la jeune femme dans le téléphone de son époux. D'épais cheveux noirs qui ondulent jusqu'aux épaules, des yeux bleus, des pommettes saillantes, un sourire doux, un visage ravissant. Je me prête une fois encore à l'exercice. Non par crainte de ne pas la reconnaître. Mais parce que cette photo a quelque chose de rassurant. Elle me relie à elle et me donne des forces, tout simplement.

Sa voix la précède : *Victor ! Pas trop vite !* Le petit garçon apparaît le premier, short court et raquette de tennis à la main – normal, mercredi, jour du sport pour les enfants. Elle passe devant moi, conforme à l'image que je m'en faisais, non, mieux, dans une jolie robe à fleurs, démarche gracieuse et port altier. Sa fille la suit de près. Moi, je reste là, rivé sur ma chaise, incapable du moindre mouvement. J'encaisse le choc. Mathilde n'est pas qu'une succession de mots sur un écran plat, une idée ou intention. Elle est réelle. Elle a des formes. Elle bouge et elle respire. Elle évolue dans un

univers en trois dimensions. Si je m'avançais jusqu'à elle, je pourrais la toucher. Je ne m'avancerai pas. Je ne la toucherai pas. Même si je le voulais, ce serait trop tard : elle s'engouffre dans le hall d'entrée avec ses enfants.

Je peux me lever à présent. Je contourne l'immeuble. Depuis l'esplanade, des escaliers donnent accès à la montée de la Grande Côte qui plonge vers la place des Terreaux, large passage piétonnier bordé de jardins publics en terrasse. Je me rends sur le premier de ces paliers, m'assieds sur un banc, dos à la pente. Je balaie l'immeuble du regard, les appartements, leurs balcons. Les lumières se sont allumées au troisième étage. Une silhouette féminine glisse derrière la baie vitrée, ainsi que deux autres, plus petites. Ils sont à la maison. Je lui envoie un texto :

Je t'aime. Ton Pierre.

Elle sort sur le balcon, portable à la main. Je la vois qui lit le message, debout au milieu des plantes vertes et des pots de fleurs. Elle appuie sur une touche de l'appareil, le balance sur une petite table en bois d'un geste agacé, fait volte-face, rentre dans le séjour, referme la baie vitrée derrière elle.

La nuit enveloppe peu à peu le quartier. Je patiente en songeant que Mathilde reviendra peut-être récupérer son portable abandonné sur le balcon. Elle ne revient pas. Les lumières s'éteignent une à une dans l'appartement.

Je rentre à l'hôtel, fais un brin de toilette et m'allonge sur mon lit. Je ne parviens à trouver le sommeil. Elle non plus, à mon avis.

Nez collé sur la porte. J'entends des sanglots de l'autre côté. Une petite fille pleure. Je vais lui rendre sa joie de vivre sans tarder. Profonde inspiration. Pression sur le bouton. Sonnerie carillonnant. Pas en approche. Bruits de serrures et de verrous. Mathilde m'ouvre.

– Oui ?

– Bonsoir. Pardon de vous déranger. Mais je crois que j'ai quelque chose qui appartient à votre fille.

– Mon Dieu ! Son doudou ! On est en train de le chercher partout !

– Ne cherchez plus : il est là.

– Mélanie ! Viens vite ! Ton doudou. Il est revenu !

La fillette rejoint sa maman. Elle a les yeux rouges. De grosses larmes coulent sur ses joues.

– Je crois que c'est à toi...

Je lui tends le nounours usé et abîmé par des années de tendres câlins. La princesse s'en saisit en m'adressant un sourire radieux. Je lis dans son regard une reconnaissance infinie. Dans celui de sa mère également.

– Il était où ? Comment est-ce possible ? Comment avez-vous fait ?

– Il est tombé du balcon alors que j'étais juste en dessous...

– C'est un miracle ! Vous n'imaginez pas à quel point, c'était la panique !

– Si, j' imagine.

- Merci !
- De rien...
- Dis merci au monsieur, Mélanie.

La fillette est déjà repartie jouer à l'intérieur, sa peluche serrée contre son cœur.

- Excusez-la, elle est un peu perturbée.
- Oh...
- Elle a vraiment besoin de son doudou.
- Alors je suis vraiment content...

Durant quelques secondes, nous restons immobiles, silencieux, en suspens. Je ne suis pas pressé de la quitter. J'ai l'impression que la réciprocité est vraie. Des images défilent à toute allure dans ma tête : Pierre sur le trottoir, sur mon canapé, dans le congélateur, son portable, les mails, les textos, des cannes à pêche, des billets de banque, un aigle noir, la Croix-Rousse, une esplanade, un balcon... Je revois Mathilde à l'instant où elle quitte son appartement, ce matin, pour emmener ses enfants à l'école. Je la revois entrer dans cette animalerie où je pense d'abord qu'elle va y faire quelque achat alors que non, c'est ici qu'elle travaille. Je la revois qui en ressort à l'heure du déjeuner pour rejoindre deux copines. Je la revois qui ne touche pas à son assiette, absorbée dans ses pensées, pendant que ses copines bavardent en riant. Je me revois l'attendre tout l'après-midi devant la boutique où elle officie. Je me revois la suivre discrètement jusqu'à l'école, puis jusqu'à son appartement. Je revois la chute du doudou que j'interprète aussitôt comme un signe du destin...

- Vous êtes notre sauveur...
 - Si vous le dites...
 - Vous voulez entrer un instant, boire quelque chose ?
 - Euh... C'est très aimable à vous. Mais je dois y aller.
- Il est des moments qui font regretter d'être timide et empoté.
- Bon. Bien. Alors, au revoir. Et encore merci.

– Bonne soirée.

La porte se referme. J'ai envie de sonner à nouveau pour lui dire que j'ai finalement très soif, mais je ne le fais pas. De retour dans ma chambre, j'extrais le téléphone de la poche de mon pantalon et le pose sur la table de chevet.

Ce soir, Pierre n'enverra aucun texto.

OceanofPDF.com

Comment pourrais-je en rester là ? Impossible. Quelle raison sérieuse m'obligerait à reprendre le train pour Paris ? Je n'en vois aucune. Pourquoi devrais-je me résigner à rebrousser chemin ? Je ne le souhaite pas. Depuis le début, j'ai peut-être agi à la légère, de manière inconsidérée ou inconséquente, laissant libre cours à mes intuitions. Mais je l'ai fait. J'assume. De toute façon, je suis allé trop loin pour reculer et pas assez pour me satisfaire de la situation. Avancer, donc. Un doigt dans l'engrenage. Les pieds à la Croix-Rousse. Et la tête dans les nuages. Depuis notre rencontre de la veille, j'éprouve un sentiment d'exaltation proche de l'euphorie.

Même la perspective de côtoyer des animaux domestiques ne me révolse pas. Dieu sait pourtant si je ne les porte pas dans mon cœur. J'ai vraiment du mal avec ces créatures insignifiantes. Avec ceux qui les chérissent aussi. Passe pour les malvoyants, les personnes âgées isolées, les victimes d'une avalanche ou d'un éboulement. Mais que d'autres de nos semblables puissent trouver du plaisir ou du réconfort dans la compagnie bestiale échappe à mon entendement, m'afflige et m'attriste. Ce qui ne m'empêche pas de pousser joyeusement la porte de l'animalerie.

Odeurs écœurantes de croquettes, poissons rouges de couleur orange, piaaillement hystérique de volatiles ébouriffés, cages pour hamsters amorphes et lapereaux nains suçant les mamelons boursouflés de leur mère

assoupie. Je fais semblant de m'intéresser à tout ce que cette boutique contient, des gadgets absurdes, des ustensiles barbares, des écailles qui poissent, des plumes qui donnent des allergies, des poils qui ne sentent pas bon. Mathilde finira par se présenter à moi, forcément, c'est elle qui a ouvert le magasin, à neuf heures précises, en soulevant le rideau de fer avant d'allumer les néons et de changer le prix des os en caoutchouc exposés en vitrine.

Une ombre se déplace pendant que je suis penché sur les litières pour chats.

– Bonjour, monsieur. Je peux vous aider ?

Un gros bonhomme chauve et voûté m'offre le spectacle navrant de son regard obséquieux et de son rictus niais. Je prends sur moi pour ne pas m'enfuir à toutes jambes, pour feindre la décontraction.

– Oui... Bien sûr... Merci...

– Que recherchez-vous ?

– En fait... C'est-à-dire... Plus exactement... Une épuisette. Vous en avez ?

– Évidemment ! Si vous voulez bien me suivre...

Je m'exécute en lui emboîtant le pas tel un toutou docile.

– Voyez. Nous avons plusieurs modèles, avec un cerceau carré ou un cerceau rond. En plusieurs tailles. Tout dépend de l'espèce. Vous avez quoi comme poissons ?

– Des piranhas.

Son visage de commerçant aimable se crispe un peu. Il fronce les sourcils et se gratte le front.

– Ah ! Dans ce cas, je vous recommande celle avec le manche le plus long, ça vous évitera d'avoir à plonger l'avant-bras dans l'eau.

– Excellente idée. J'achète !

– Autre chose ?

– Ça ira.

Je m'empresse de payer et de quitter l'endroit, aussi soulagé que dépité. À peine suis-je sur le trottoir qu'une main délicate se pose sur mon épaule. Je frémis. Me retourne. La vois. Elle m'a touché. Elle est tout près de moi, et moi tout près de m'évanouir.

– Excusez-moi. Vous me reconnaissez ? Je suis la maman de Mélanie. Et vous, notre sauveur d'hier soir.

– Sauveur, vous y allez un peu fort !

– Si si, j'y tiens ! Vous nous avez sauvés d'une situation qui semblait désespérée.

– La preuve qu'une situation n'est jamais tout à fait désespérée... Vous étiez aussi dans cette animalerie ?

– J'y suis toute la journée. J'y travaille.

– Je ne vous y ai pas vue.

– J'étais dans la remise. Pour être sincère, je vous ai un peu espionné.

– Vous espionnez souvent les clients ?

– Jamais. C'est à cause de votre voix. Je me suis dit qu'elle ne m'était pas inconnue.

– Heureusement que je n'ai pas contracté une angine dans la nuit !

Elle me sourit. Je suis content.

– En effet... Votre épousette vous plaît ?

Je l'agite dans l'air ambiant.

– Beaucoup. Regardez. Ça pourrait faire un super attrape-doudous qui tombent du ciel !

Elle me sourit encore.

Je ne regrette pas mon achat.

– N'oubliez pas de venir avec votre attrape-doudous la prochaine fois que vous vous promenez sous mon balcon.

– Je vous le promets.

Elle jette un œil vers la boutique.

– Je n'ai pas envie d'y retourner. Mais il va le falloir.

– Je comprends.

– Vous habitez la Croix-Rousse ?

– Non.

– Vous travaillez dans les parages ?

– Non... Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Pour rien... Vous n'habitez pas ici. Vous ne travaillez pas ici. Ma fille a son doudou. Vous avez votre épuisette. Il y a peu de chances que nous nous croisions à nouveau, n'est-ce pas ?

Le gros bonhomme passe une tête par la porte en rugissant, *Mathilde, il y a du monde, j'ai besoin de vous !* Je sens que le moment est venu de mettre un terme à notre conversation.

– Accepteriez-vous que nous déjeunions ensemble ?

Elle pousse un strident *J'arrive !* en direction du roi des animaux.

– Demain, c'est samedi. J'ai mon après-midi. Les enfants sont chez mes parents. Douze heures, même endroit.

Elle s'échappe sans attendre ma réponse. Je me retrouve seul sur le trottoir avec mon épuisette à la main.

– D'accord !

Quartier libre de vingt-quatre heures, pause salutaire après un tel condensé d'émotions, aucune prise de risque ou d'initiative d'ici notre déjeuner demain. Me consacrer de manière exclusive à mon activité de prédilection : une succession de petits riens furtifs, évanescents, délicieusement dérisoires et qui, mis bout à bout, remplissent allègrement une journée.

Lyon est de ce point de vue une vile tentatrice. Elle encourage le culte du rien. Parce qu'il est agréable d'y flâner. Mais d'abord, surtout, premier critère entre tous, parole d'expert, grâce à la présence de ces objets rigoureusement indispensables à une pratique zélée de la rien-attitude, dans des conditions optimales de confort : les bancs. Il y en a partout. Ils pullulent. Inutile de les chercher. Ils sont ici, et là, et ailleurs, dans des proportions considérables, où que se porte le regard, sur les places, dans les rues, dans les squares, propres, robustes, accueillants. Une aubaine. Un régal. Je papillonne de banc en banc, donc, les apprécie à leur juste mesure, au cas par cas, selon les ambiances ou les perspectives qu'ils offrent à ma vue, du béton, de la végétation, des aires de jeux, le défilé des passants. J'en profite éhontément.

Summum de la volupté, je dégote un modèle épatant sur les berges du Rhône, mi-banc, mi-transat, des lattes de bois qui ondulent pour épouser les formes du corps. Je m'y assieds ou je m'y allonge, un peu des deux, et

savoure la douceur de l'instant, le fleuve paisible, le soleil printanier, le vent léger. Je me détends. Je fais le vide...

Trêve de courte durée. Un bip me signale l'arrivée d'un texto. Mathilde écrit à son mari :

Dis-moi quelque chose. S'il te plaît...

Elle est inquiète. Je n'ai pas oublié Pierre. Je l'ai juste laissé temporairement de côté. J'ai eu tort. Il n'a pas le droit de se taire. Il a encore des choses à dire. Il est le personnage principal de cette histoire. Pas moi. Moi, je suis la courroie de transmission. Si je cessais de transmettre, il disparaîtrait des radars. Elle le perdrait. Elle serait très malheureuse. Elle risquerait de ne pas s'en remettre. Il ne peut pas lui faire ça. Je ne peux pas lui faire ça. Nous ne le pouvons pas. Nous formons un duo. Une équipe d'enfer. En le supprimant, c'est moi que je supprimerais.

Je réponds à Mathilde :

Le réseau n'est pas bon, là où je suis. Excuse-moi pour ce silence. J'allais t'écrire. Te dire que je me repose. Que je pense à toi. Je m'en veux de te laisser gérer seule. Mais je serais plus encombrant qu'autre chose en l'état. Embrasse les enfants pour moi. Prends bien soin d'eux. Ton Pierre.

La réponse ne se fait pas attendre. Cinglante :

Par pitié, arrête ton cinéma avec les enfants. Ça remonte à quand, la dernière fois que tu les as embrassés ? La dernière fois que tu t'es occupé d'eux ? Rassure-toi, ils

n'ont pas attendu que tu te volatilises pour apprendre à se passer de toi.

Mathilde est en colère. Pleine de ressentiment. Échanges riches d'enseignements. Avec cette inversion surprenante des rôles : la victime sur le banc des accusés. J'en éprouve une sorte de malaise. Pour elle. Pour lui. Pour moi aussi, comme si j'étais le déclencheur d'une crise dans un couple qui n'existe plus. Pire, que je maintiens en vie artificiellement – *mais de quoi te mêles-tu ?*

Quelques minutes me sont nécessaires avant que je recouvre mes esprits. Renouer avec le fil de ce que je vis et de ce qui m'attend. Sang-froid. Raté, je ne tiens plus en place.

J'arpente les quais, traverse des ponts, me décide à remonter sur la colline, m'achète un sandwich, le mange en marchant, regagne ma chambre d'hôtel. Demain matin, je resterai dans le quartier de la Croix-Rousse. J'éviterai soigneusement de me promener autour de son appartement ou de l'animalerie. Le hasard a ses limites.

Puis viendra ce moment où je la rejoindrai.

J'ai hâte...

Nuit courte et agitée. J'aurais voulu dormir d'un sommeil profond pour qu'elle passe plus vite. Sans succès. Mes pensées en boucle n'ont eu de cesse de graviter autour d'une seule et unique préoccupation : être constamment en avance d'un malheur. Éviter toute déconvenue. M'épargner tout désagrément. Que des événements impromptus, échappant à mon contrôle, altèrent le déroulement de mes projets et fassent capoter mes plans. Je balaie l'éventail des scénarios peu plausibles. *A priori*.

Et si Mathilde était au courant des dettes contractées par Pierre ? Si c'était elle qui les avait contractées ? Si elle était moins naïve qu'il n'y paraît ? Si elle se doutait de quelque chose, me concernant ? Si c'était elle, le commanditaire du passage à tabac de Pierre ? Si les raisons étaient à chercher ailleurs ? Si l'argent n'était qu'un prétexte et le crime passionnel, finalement ? Si je me fourvoyais à propos d'Aigle noir ? S'il était plus intimidant que dangereux ? Si la causalité que j'ai spontanément établie entre la menace pesant sur Pierre et la blessure qui a occasionné sa mort n'était que le produit de mon imagination ? S'il s'était bêtement cogné la tête contre un lampadaire, sans l'intervention de qui que ce soit, par accident, ni plus ni moins ?

Supputations insensées. Du grand n'importe quoi. J'aurais mieux fait de prendre un somnifère, plutôt que de partir dans mes divagations...

Dix heures. Je viens d'achever une promenade dans le parc de la Cerisaie pour me dégourdir les jambes et me rafraîchir les idées. Retour dans ma chambre d'hôtel pour finir de me préparer. En vérité, je n'ai rien à finir : je suis déjà prêt. Nous déjeunons dans deux heures. Peut-être pas inutile que j'en remette une petite couche d'ici là ?

Texte de Pierre à Mathilde (plus bateau et maladroit, tu meurs) :

Ça va ?

Je patiente quelques minutes en prenant le pari qu'elle ne répondra pas. C'est manifestement le cas. Je peux embrayer. En optant pour une rafale de messages courts, lourds, limite délirants, dont je me dis qu'ils auront le don de l'agacer, une multitude de piqûres de guêpes, plus désagréables qu'une seule piqûre de frelon.

J'ai eu tort...

Je sais que je suis impardonnable.

Tout ce que j'ai commis est impardonnable.

Je n'ai pas le droit de te demander pardon.

Je me comporte comme une ordure.

Comment ai-je pu te faire subir ça ?

À toi et aux enfants ?

C'est indigne...

C'est honteux...

Je suis indigne...

Je suis honteux...

Tu ne dis rien ?

Tu as donc tout oublié ?

Tout ce que nous avons vécu, toi et moi ?

Dis quelque chose.

S'il te plaît...

Non. Après tout, c'est mieux ainsi.

Je ne mérite pas mieux.

Je ne mérite rien.

N'importe quoi cette nuit. N'importe quoi ce matin. Il va falloir que je me ressaisisse si je ne veux pas rater mon retour dans le monde réel, tout à l'heure, face à Mathilde. Je ne serais pas tout à fait honnête si je n'admettais pas qu'au début, tout cela n'était qu'un jeu pour moi. Rocambolesque et romanesque. Fantastique et fantastique. Trouble et troublant. Mais avant tout un jeu pour rompre un quotidien monotone.

Le principe d'un jeu, quel qu'il soit, est qu'il soumet celui qui s'y prête à une alternative : perdre ou gagner ; célébrer sa victoire ou reconnaître sa défaite ; s'enorgueillir ou se résigner. Je déteste perdre. Je ne suis pas d'un tempérament défaitiste. Je n'ai pas le goût de la résignation.

À partir de midi, je ne joue plus.

/ 20 /

Douze heures dix. Je trépigne. Elle arrive enfin.

– Bonjour.

– Bonjour.

– Désolée pour le retard.

– J’ai cru que vous me posiez un lapin...

– Je ne vous en posais pas. J’en vendais un. Le client hésitait entre le mâle et la femelle.

– Et ?

– Il a pris le couple.

– Vous êtes persuasive.

– J’étais surtout pressée. Je lui ai fait un prix. Vous avez faim ? On va déjeuner ?

– Volontiers. À deux conditions. C’est vous qui choisissez l’endroit. Et c’est moi qui vous invite.

– J’en ajoute une troisième : nous ne mangerons pas de lapin. D’accord ?

– D’accord !

– Si vous voulez bien me suivre...

Douze heures vingt. Comptoir en étain, luminaire art déco, chaises bistrot, nappes Vichy et serviettes en papier. Les bouchons lyonnais ressemblent trait pour trait aux brasseries parisiennes, avec des affiches de

Guignol en plus pour faire couleur locale. Elle a choisi la banquette. Je nous sers de l'eau pétillante. Nous nous cachons derrière nos menus.

– C'est sympa ici. Et ça a l'air bon.

– Je confirme. Vous connaissez le tablier de sapeur ?

– Absolument pas.

– De la panse de bœuf marinée dans du vin blanc, puis panée et frite. C'est gras. C'est bizarre. Si vous avez le goût du risque... Et en supplément, je vous recommande le gratin de macaronis. Il est divin.

– Va pour le gratin et le tablier... Et vous ?

– En principe, non.

– Vous voulez dire : non pour le gratin ou non pour le tablier ?

– Non pour le risque. En principe, je n'en ai pas le goût.

– Moi non plus. Mais je maintiens tout de même mon choix : tablier.

– Alors je vous suis.

– On boit un peu de vin ?

– Oui !

Douze heures quarante-cinq. Nous terminons notre deuxième verre de côtes-du-rhône à jeun. J'ai la tête qui tourne. Elle a les yeux qui brillent. Nous papotons.

– Vous me parlez de vos enfants. Vous ne me parlez pas de leur père. Ils ont un père, non ?

– Attention, les macaronis arrivent ! Regardez, ils trempent dans un bain de crème fraîche, c'est ça le secret, la crème fraîche, plus onctueuse que le lait, et tellement plus savoureuse !

– J'en salive d'avance...

– Et maintenant, les tabliers. Ne vous brûlez pas, le plat est chaud.

– Vous non plus, ne vous brûlez pas. Ça m'a l'air bien consistant. Vous saviez que c'était servi avec des pommes de terre ? En plus des macaronis !

– Oui. Je savais. De vous, en revanche, je ne sais rien. D'où vous venez, ce que vous faites...

– J’habite à Paris. Je travaille dans l’immobilier. Je suis à Lyon pour affaires.

– C’est pour cela que vous étiez au pied de mon immeuble ? Pour le vendre ? L’acheter ?

– Ni l’un ni l’autre. Je suis spécialisé dans l’acquisition de garages. J’étais là parce que je musardais. J’avais du temps devant moi. J’ai souvent du temps devant moi.

– J’en ai bien l’impression. Sinon, pourquoi acheter une épuisette à Lyon ? C’est un produit en rupture de stock à Paris ? Vous ne vouliez pas rentrer sans cadeau pour vos piranhas ?

– Oui, c’est ça. Un souvenir de ma virée lyonnaise. Je suis sûr qu’ils vont adorer.

– C’est gentil pour eux. Mais c’est méchant, les piranhas, non ?

– Un peu. Je vous le concède. Ce ne sont pas exactement des animaux de bonne compagnie. Mais voyez-vous, pour être franc, je déteste les animaux de bonne compagnie.

– Confidence pour confidence, je les déteste aussi.

– Vraiment ?

– Vraiment !

– Mais alors, votre travail ?

– Alimentaire et pratique. Correctement payé et proche de chez moi. Un chef plutôt conciliant. Cela fait dix ans que je bosse dans cette boutique. Je me suis habituée à tout. Même à ces animaux. Mais de là à les porter dans mon cœur, ah ça, non, jamais ! Ils puent...

– Ils crottent...

– Ils pissent...

– Ils griffent...

– Ils grognent...

– Ils mordent...

– Ils aboient...

- Ils sont cons !
- Mort aux cons !
- Mort aux animaux de compagnie !
- Trinquons !

Treize heures cinq. Je lui parle de moi puisqu'elle me l'a demandé, des clichés sur Paris, des banalités sur ma vie, mon célibat, sans intérêt. Depuis le troisième verre de vin, je la sens absente. Elle n'a pas d'appétit. Elle triture les pommes de terre du bout de sa fourchette, se force à avaler quelques morceaux de gras-double, délaissant les macarons.

- Leur père...
- Pardon ?
- Le père de mes enfants. Mon époux. Il est parti.
- Il est parti... définitivement ?
- Je l'ignore.
- Il est parti... depuis longtemps ?
- Une petite semaine.
- Il est parti... loin ?
- Apparemment.
- Il est parti... pour une autre ?
- Je ne crois pas.
- Vous vous êtes disputés ? Vous n'êtes pas obligée de répondre à mes questions si vous les trouvez indiscretes ou déplacées.
- Nous nous disputons régulièrement. Tous les couples se disputent. Enfin, je crois.
- Il y avait un motif particulier à ces disputes, ces temps-ci ?
- Il me paraissait nerveux, préoccupé. Il en devenait désagréable. Je le lui ai fait remarquer. Il s'est emporté. Je lui ai demandé d'arrêter. Il m'a promis de faire des efforts. C'était quelques jours avant son départ. J'aurais peut-être dû insister pour qu'il m'explique.

– Et c’est arrivé comment ? Il a pris ses cliques et ses claques, comme ça, et il s’en est allé ?

– Pire. Il était en déplacement pour son travail. Il n’est pas revenu.

– Vous n’avez aucune nouvelle ?

– Il m’envoie des textos.

– Des textos qui disent quoi ?

– Rien ou presque. Qu’il est ailleurs, qu’il va bien, qu’il pense à moi, aux enfants.

– Et son travail ?

– Il a démissionné. J’ai reçu la lettre de son employeur qui en accuse réception.

– Et votre famille ? Elle en pense quoi ?

– J’ai prétendu qu’il suivait une formation qualifiante de longue durée, à l’autre bout de la France, dans le cadre d’un projet de reconversion professionnelle. D’où son indisponibilité cette semaine, ce week-end, et la semaine prochaine. Je crois qu’ils ont gobé. De son côté, il n’a presque plus personne, il est fils unique, ses parents sont décédés.

– Et vos amis ?

– Il a deux amis très proches auxquels il n’a pas donné signe de vie. Ludo s’est inquiété de son silence. Je lui ai dit que tout allait bien et que je transmettais le message. Quant à Léon, il nous a invités à dîner ce soir. Il a essayé de le joindre. Comme il n’y parvenait pas, sa femme m’a appelée. J’ai prétexté un autre engagement pour décliner. Et pour ce qui est de mes copines, je ne leur en parle pas.

– Vous ne pourrez pas tenir ce genre de discours, mentir ou vous taire éternellement.

– J’en ai conscience. Mais mettez-vous à ma place...

– Pas facile de se mettre à votre place. Ni à la sienne...

– Un autre verre de vin s’impose, non ?

Treize heures trente. Le fondant au chocolat est un dessert difficile à réaliser. Celui-ci est succulent. Elle se contente d'un café.

– Mathilde...

– Comment connaissez-vous mon prénom ?

– Votre patron, hier, quand il vous a appelée. Si je comprends bien, je suis la première personne à qui vous en parlez ?

– Oui.

– Pourquoi moi ? Vous aviez besoin d'en parler à quelqu'un et avez trouvé plus commode de vous confier à un inconnu ? C'est pour cette raison que vous avez accepté ce déjeuner ? Je comprendrais, vous savez...

– Non. Je vous assure que non. Ça n'avait rien de prémédité. J'étais juste contente d'accepter votre proposition. Cela étant, je ne regrette pas de vous en avoir parlé. Maintenant que c'est fait, vous voulez bien me dire ce que vous en pensez ?

– Sincèrement ?

– Sincèrement.

– Je m'en fiche.

– Ah...

– Je me fiche de la raison pour laquelle il a agi de la sorte. Il y a nécessairement une raison : une crise existentielle, une maîtresse, l'appel du large, de gros soucis... La raison est valable ou pas, qu'importe. Le résultat est là. Je vois une femme anxieuse, perdue, dans l'expectative. Il n'a rien partagé avec vous. Il ne vous a pas laissé le choix. Même pas une chance de le retenir. Même pas une explication. C'est un manque de respect. Et de courage. Il fuit. Laissant derrière lui deux enfants qui n'ont rien demandé et ne doivent rien y comprendre. C'est inexcusable. Pardon d'être un peu brutal, mais vous m'avez demandé mon avis. Voilà, vous l'avez !

– Au moins, c'est direct !

– Ce n'est que mon avis. C'est le vôtre qui compte. Ce que vous avez ressenti quand il vous a annoncé qu'il ne rentrerait pas. Ce que vous avez

ressenti au cours de ces jours d'absence. Et à la réception de ses textos.
Vous lui en voulez ?

– À mort.

– À ce point ?

Elle pique la dernière part de fondant au chocolat dans mon assiette.

– En fait, je crois que je préférerais qu'il ne revienne pas.

Elle se lève. Je l'imité. Je paie l'addition et nous sortons.

OceanofPDF.com

Nous marchons un long moment sans nous adresser la parole, côte à côte, à pas lents. Nos bras se frôlent parfois. Je suppose qu'elle réfléchit. Ce n'est pas mon cas. Mon cerveau est trop vidé – ou trop rempli – pour penser. Je me contente de savourer sa présence enveloppante, les mouvements de son corps, ce qui se dégage d'elle et qui me touche sans que j'aie besoin de la toucher.

Le portable de Pierre vient troubler nos divagations. Je le laisse sonner dans la poche de mon pantalon.

– Vous ne prenez pas votre appel ?

– Ça attendra.

– J'attends... Le téléphone attend... Et vous, vous attendez quoi ?

– Je ne sais pas. Que vous me disiez la vérité ?

– Vous croyez que je vous ai menti ?

– Non. Mais j'ai la conviction que vous ne m'avez pas tout dit. Hier matin, vous m'avez rattrapé sur le trottoir. Aujourd'hui, vous déjeunez avec moi. Nous déambulons dans Lyon. Alors que votre mari s'est volatilisé. Vous devriez être paniquée. Consacrer chaque seconde à le rechercher. Avoir prévenu la terre entière. Réclamer du secours. Alerter les forces de police. Vous ne l'avez pas fait. Vous ne le faites pas. Avouez que c'est un comportement qui peut paraître bizarre, vu de l'extérieur...

Nous passons devant un banc. Elle s'y assied. Je l'imiter.

– Il me semble qu’il a disparu depuis bien plus longtemps. Nous étions en ménage, comme on dit. Nous élevions nos enfants. Nous avions une vie sociale. Mais je me rends compte que je ne l’aimais plus. Le Pierre dont j’étais tombée amoureuse n’a pas attendu ces derniers jours pour s’évanouir dans la nature. Je le pressentais, sans l’admettre vraiment. La flamme était éteinte. Je l’ai compris à présent. Évidemment, je suis surprise. Je ne comprends pas ce qui a motivé sa décision. Je m’inquiète pour lui. Mais au fond de moi, malgré moi, égoïstement, j’éprouve une sorte de soulagement. J’ai l’impression d’être libérée d’un poids. Je vais étrangement bien... Je vous choque ?

– Non. Ce serait vous juger. Je ne juge jamais.

– Et puis c’est son choix. Pourquoi est-ce que lui choisirait alors que moi je devrais subir ? J’ai envie de lui dire merde. Et merci. C’est terrible, n’est-ce pas ?

– Peut-être...

– Quelle heure est-il ?

– Cinq heures et quart.

– Je dois aller récupérer Victor et Mélanie chez mes parents. Vous remontez quand à Paris ?

– Pas dans l’immédiat.

– Vous êtes devenu mon confident. Vous voulez bien continuer d’être mon confident ?

– Volontiers.

– Demain, c’est ma journée avec les enfants. Je leur ai promis de les emmener à la piscine et au cinéma. Mais je ne travaille pas lundi matin. On prend un café ?

– Avec plaisir.

– Disons vers dix heures, sur la place de la Croix-Rousse ?

– Parfait.

– À lundi, alors.

– À lundi...

Elle s'éloigne et s'engouffre dans une bouche de métro.

J'écoute le message vocal laissé à la suite de l'appel tout à l'heure :
Salut Pierrot, c'est Ludo, je suis avec Léon. Dis donc, canaille, tu nous as fait faux bond cette semaine, espèce de lâcheur ! On compte sur toi lundi soir, rancard chez moi, on décolle vers vingt et une heures, comme d'habitude. Viens avec une brouette pour ramener les billets. La bise.

Il n'est manifestement pas inutile que je reste encore quelque temps à Lyon.

Je bois une bière sur la place de l'Hôtel-de-Ville avant de regagner tranquillement mes pénates. Vers vingt heures, Pierre adresse un texto à Mathilde :

J'espère que tu as passé un agréable samedi. Bonne soirée.

Des mots creux et distants. Ils me paraissent amplement suffisants.

OceanofPDF.com

Dimanche solitaire. Alternance de sorties (marché le matin, balade de square en square l'après-midi) et de réflexions dédiées à mes interlocuteurs de prédilection.

Ce pauvre Pierre, je l'ai manipulé. Au sens propre, pour l'enfermer dans mon congélateur. Au sens figuré, par l'intermédiaire de son téléphone. Au début, au tout début, j'ai agi pour lui, par sens du devoir, pour porter assistance à une personne en danger. Après ? Après, je me suis servi de lui. J'ai prétendu vouloir respecter ses dernières volontés pour justifier mes actes. Vaste fumisterie ! La vérité est que j'ai rapidement pris du plaisir à me mettre en danger. À envoyer bouler mon existence plan-plan. Vibrer, frissonner, il me semblait que je n'avais aucune attirance pour cela. Je me trompais. Pierre est mon adrénaline. Je me shoote à lui. Mais le curseur de mes émotions s'est déplacé vers Mathilde. Elle l'a devancé dans la hiérarchie de mes attentions. Ce n'était pas prémédité, je le jure. Je contrôlais ma vie. J'ai voulu contrôler sa mort. Mes sentiments pour elle, en revanche...

C'est grâce à lui que je l'ai rencontrée. Ce n'est pas rien. Je lui en suis sincèrement reconnaissant. Mais ma reconnaissance est froide, comme lui. Mon raisonnement était bancal. Je suis allé trop vite en besogne. Ce n'est pas parce quelqu'un est mourant ou mort que c'est quelqu'un de bien.

C'était peut-être un sale type, menteur, malfaisant, odieux, colérique, bourré de défauts, mauvais père, mauvais mari, je ne sais pas. Dans le doute, je le réduis au minimum : un outil. Un contact utile. Dont j'ai encore besoin. Pour elle. Mathilde.

Je suis venu. Je l'ai vue. Elle m'a vaincu. J'ai déposé les armes au pied de son immeuble. Je me suis surpris à le faire sans opposer la moindre résistance. Choc immédiat. Les verrous qui cadennaient mon cœur pour lui épargner des désillusions ou des déboires ont sauté à l'instant où elle a traversé mon champ de vision.

Comment est-ce possible ? Comment cela a-t-il pu m'arriver, à moi qui suis en principe si méfiant, pour ne pas dire sceptique ? Son mari y est pour quelque chose, bien sûr, à son corps défendant. Il a établi la liaison entre nous, liaison téléphonique d'un genre nouveau que je n'ai pu me résoudre à laisser en l'état. Il me fallait me connecter à elle de façon tangible, palpable, m'assurer qu'elle appartenait au monde des vivants alors que Pierre venait de le quitter. Cette démarche nécessaire n'offrait pour autant aucune garantie. Je n'avais pas d'idée préconçue. En la voyant, j'aurais tout aussi bien pu éprouver de la tristesse. Ou de la compassion. Ou de l'indifférence. Mais non. Rien de tel. C'est de la joie qui m'a envahi, celle d'une rencontre dont j'ai aussitôt compris qu'elle allait changer le cours de ma vie.

Depuis, je ne suis plus seul. J'ai crevé la bulle égoïste dans laquelle j'étais enfermé. Je n'évolue plus en vase clos, comme si je venais de renoncer à vivre en autarcie. J'ai besoin d'elle. Et j'ai la prétention de croire qu'elle a besoin de moi. Qu'elle en ait conscience ou non, qu'elle l'exprime ou pas, je le souhaite avec ardeur, au point d'en faire un but ultime : être là où elle voudra que je sois, en toutes circonstances, toujours présent au rendez-vous. Elle m'a appelé son sauveur. Mais ce qu'il lui faut en priorité, c'est un protecteur. Quelqu'un qui la défende contre les agressions et les tourments, la bêtise et la méchanceté. Quelqu'un qui fasse preuve de délicatesse et de douceur. Quelqu'un qui l'accompagne, la rassure, l'épaule,

à l'heure où elle négocie le tournant... Oui, j'ai terriblement envie de la protéger.

Je ne suis pas dans mon état normal. En règle générale, je l'ai suffisamment dit, je végète et je contemple. Je navigue dans les eaux limpides d'une mer tranquille, voiles rentrées, rames relevées, cabotant le long des côtes de la paresse et de l'oisiveté. Je fais partie des privilégiés. J'assume ma condition. Je suis affranchi des contingences matérielles. Je ne m'oblige à rien. Je ne rends des comptes à personne. Je ne regarde jamais le prix des choses. Je ne m'inquiète pas de l'heure qu'il est. Tout chez moi, en moi, autour de moi est organisé pour que je mène une vie facile. La facilité, je n'y résiste pas, y compris sur le plan sentimental. En vérité, ma vie amoureuse n'en est pas une. Mes histoires n'en sont pas, tout au plus des aventures, d'un soir, d'une nuit, jeux de séduction et plaisir consommé sans conséquence ni engagement.

Mais depuis quelques jours, la mer est agitée. Je me découvre hyperactif. Je consulte ma montre. Je cogite et me fais des nœuds au cerveau. Méconnaissable, en somme. Je n'y suis pour rien, c'est la faute du destin. Il m'a lancé un défi. Je l'ai relevé. Les effets induits sont étonnants. De l'excitation. De la curiosité. Des trépidations. Je m'éveille. Je frétille. Mon palpitant s'emballe. Gonflé à l'intérieur de ma poitrine, il bouillonne, comme si j'étais de nouveau ce jeune homme de vingt ans plein d'espérances et d'idéaux. Oserais-je dire que je revis ?

Le plus incroyable, c'est que j'en demande plus, content mais pas contenté. En lieu et place du *carpe diem*, je me projette dans l'avenir. Demain, il y aura d'autres péripéties, forcément. Je m'en réjouis. Je m'y prépare. Et j'avance. Jusqu'où ? Je n'en connais pas encore les limites. Les règles ont changé. Je m'attache à Mathilde.

Vivement demain.

Après avoir pris un café, nous avons marché jusqu'au parc de la Tête-d'Or. Nous avons arpenté de larges allées bordées de platanes, slalomé entre des oies en liberté sur la pelouse, admiré des pivoines et des rhododendrons en fleurs, longé un carrousel, traversé la roseraie. Nous nous sommes arrêtés devant chacun des postes d'observation des animaux sauvages, l'enclos des girafes, la fosse aux ours, la plaine africaine, l'île aux flamants roses, les cages en verre des singes, les panthères derrière des barreaux. Il était près de midi lorsque nous avons fait le tour du plan d'eau. J'ai failli lui proposer une promenade romantique en barque ou à pédalo, mais je me suis ravisé, d'autres occasions se présenteront. En lieu et place du déjeuner, nous avons dégusté des gaufres à la chantilly en admirant les tortues géantes des Galapagos. C'était l'occasion de l'interroger pour savoir si elle avait reçu des nouvelles de son mari. Elle m'a dit que oui, quelques mots pour lui demander comment elle allait, auxquels elle n'a pas répondu. Je me suis gardé de tout commentaire.

Le travail de Mathilde l'attendait. Avant de nous séparer, nous avons convenu qu'il était peut-être temps, après le café et le déjeuner, de dîner ensemble. Je lui ai indiqué que des affaires importantes me rendaient indisponible en cette fin de journée. Nous avons décidé de nous retrouver le lendemain, devant sa boutique, au moment de la fermeture. Je l'ai quittée au pied de la Croix-Rousse pour me diriger vers l'enseigne que j'avais repérée

la veille : un loueur de véhicules. J'ai choisi un modèle quelconque, roulé sur quelques kilomètres pour m'assurer que je n'avais pas perdu les réflexes élémentaires de conduite. Ensuite, j'ai attendu. Le message que Ludo avait laissé sur la boîte vocale fixait le rendez-vous chez lui, à vingt et une heures, comme chaque lundi. La semaine dernière, Pierre ne les avait pas accompagnés. Il ne les accompagnera pas non plus cette semaine. Moi, en revanche, si.

Vingt heures cinquante. Je suis au volant de la voiture, moteur coupé, stationné à quelques mètres de la maison de Ludo. Caluire-et-Cuire, banlieue chic de l'agglomération lyonnaise, une impasse où se succèdent des demeures bourgeoises aux jardins soigneusement entretenus. Dehors, tout est calme. À l'intérieur, j'imagine les deux compères qui espèrent l'arrivée du troisième larron. Ils ne sont manifestement pas très patients. Cinq minutes après l'horaire convenu, deux types élégamment vêtus, la quarantaine, l'un bedonnant, l'autre pas, sortent sur le perron tandis qu'une femme – celle de Ludo, probablement – les salue d'un geste de la main. Ils s'engouffrent dans une grosse berline rangée sur le trottoir et démarrent. Je les imite en respectant une distance suffisante pour qu'ils ne se doutent de rien, comportement irrationnel, de quoi pourraient-ils se douter ? Le trajet est court. Il nous ramène sur les bords de Saône, à la lisière du Vieux Lyon, quartier sombre, façades grises, quelques restaurants discrets. Les acolytes entrent dans un parking souterrain pour s'y garer. J'en fais autant et leur emboîte le pas nonchalamment. De retour à la surface, ils filent droit jusqu'à une espèce de bistrot peu avenant en dépit de son nom évocateur, inscrit en lettres rouges qui clignotent : Le paradis. Ils y pénètrent. Je les suis de près, ils ne me prêtent guère attention, je ne fais pas partie du programme, tant mieux. Je m'établis au comptoir tandis qu'ils disparaissent au fond de la salle. Une bière bue d'une traite. La filature reprend. Je traverse l'établissement clairsemé de clients qui dînent. À droite, la porte des toilettes. À gauche, la porte des cuisines. Je pousse celle d'en face,

m'engage dans un couloir mal éclairé qui débouche sur une autre porte. La mention « Privé » ne me dissuade pas de frapper. Le colosse qui m'ouvre n'est pas là pour plaisanter, visage sévère, regard inquisiteur. Il occupe tout le volume d'un vestibule minuscule. Derrière lui, un rideau de velours.

– C'est pour quoi ?

– Pour me joindre à vous. On m'a conseillé l'adresse.

– Qui ?

– Un ami.

– Quel ami ?

– Un ami qui vient souvent.

– Il est là ?

– Non.

– S'il n'est pas là, vous ne pouvez pas entrer.

Le rideau s'écarte. Un homme qui pue l'alcool quitte les lieux en titubant. Durant une fraction de seconde, je peux apercevoir ce qui se trame de l'autre côté. Des tables ovales, des tapis verts, des jetons empilés, de l'argent qui circule, des cartes en mains. Des hommes jouent. Au poker, je suppose.

– Tant pis...

– C'est ça. Déguerpissez maintenant, allez, du vent !

Je rebrousse chemin, m'installe dans un recoin de la salle de restaurant, opte pour un bœuf en daube et son gratin dauphinois. Pour faire traîner, je commande une tarte au citron, puis un café. Je retourne au zinc, m'assieds sur un tabouret haut, bois un scotch à petites gorgées... Autour de minuit, Léon et Ludo ressortent enfin du tripot. Ils ont l'air abattu, la tête basse et les épaules tombantes. Je saisis des bribes de leur conversation lorsqu'ils passent à ma hauteur, *Putain... La poisse... Quand ça ne veut pas... Plumés...* Je les abandonne à leur funeste destin, finis mon scotch sans me presser et retourne à la voiture.

Assis au volant dans le parking, j'envoie un texto à Mathilde :

J'ai commis de graves erreurs. J'en paie aujourd'hui le prix fort. Je ne sais pas si je m'en remettrai. J'espère pouvoir te dire un jour la vérité.

OceanofPDF.com

J'attache ma ceinture et desserre le frein à main. À l'instant d'allumer les phares, le cerbère de tout à l'heure traverse mon champ visuel, juste devant moi. Il paraît plus colossal encore sous l'effet des projecteurs. Je l'observe rejoindre de son pas lourdingue et nonchalant une grosse voiture aux vitres teintées. Ce n'est pas Aigle noir. Seulement l'un des membres de sa bande organisée, aux ordres du patron, un exécutant – un exécuteur, au choix. Je ne peux m'empêcher de le prendre en filature, passablement excité. La soirée n'est pas terminée.

Notre homme a la conduite périlleuse, nos véhicules slaloment entre les traînards endormis et les lambins éméchés, je m'accroche comme je peux. Nous prenons peu à peu de la hauteur, direction La Duchère, sa réputation sulfureuse, ses nuits de violences urbaines, ses barres d'immeubles décrépis surplombant la ville comme pour mieux offrir à leurs habitants la perspective d'une autre vie. Quartier classé en ZSP. Zone de sécurité prioritaire. Ceux qui nous gouvernent ne manquent pas d'aplomb. Qualifier de « zone » un quartier où elle règne, tout de même, il fallait oser.

Colosseman se gare au pied d'une tour parmi les tours. J'en fais autant, à quelques encablures dans un recoin sombre. Coupe le moteur. Éteins les phares. Me tasse sur mon siège et ouvre ma fenêtre, comme dans les films, la scène vue mille fois du flic en planque. Je ne pense pas qu'il m'ait repéré.

J'en suis même certain : en dépit de l'heure tardive, ça s'agite et ça traficote beaucoup autour de nous. Surtout à l'entrée de l'immeuble vers laquelle mon loubard se dirige. Une vingtaine de jeunes excités entourent quelque chose ou quelqu'un. Ils s'immobilisent et se taisent à l'arrivée du mastodonte, ouvrant une brèche dans le cercle de leur réunion pour qu'il puisse y pénétrer.

Dans le halo de la lumière du hall. C'est petit. C'est poilu. C'est noir. Brisant le silence, un miaulement retentit. Si strident que ça m'en vrille les oreilles et me donne le frisson. D'autres jeunes courent en direction de l'attraction, *Viens voir, mec, y'a une bête qui s'est fait rouler dessus !* Le misérable chat a l'air bien mal en point, en effet, pantelant, grelotant, désarticulé. Le grognement de Colosseman couvre un instant ses gémissements. Rien qu'un instant. Celui d'après, il plonge sa main droite dans la poche de son pantalon pour en extraire un couteau à cran d'arrêt. En fait jaillir la lame. De l'autre main, saisit la bestiole par les pattes arrière et couic ! lui tranche la gorge, comme ça, d'un coup sec.

Les spectateurs s'écartent pour éviter les éclaboussures pendant que le boucher secoue l'animal de haut en bas et de bas en haut, afin d'accélérer l'écoulement du sang. Sous l'effet de la lame, la tête tranchée du chat pendouille misérablement. Elle ne tient plus à grand-chose.

Foule hébétée. Bourreau imperturbable. Visage inexpressif. Il s'achemine de ce même pas nonchalant vers la première poubelle, en ouvre le couvercle, y balance sa victime, referme le couvercle, stationne quelques secondes devant le cercueil de fortune, bras ballants, tête rentrée dans les épaules, comme s'il se recueillait brièvement. Puis il s'essuie les mains dans un mouchoir, y fait glisser son couteau, le range et rentre chez lui en invitant l'assistance à en faire autant.

Fin du bal, dispersion générale. Soudain la rue est étrangement calme. J'entends les battements de mon cœur à l'intérieur de ma poitrine. J'inspire lentement par le nez pour provoquer l'afflux d'air dans mon ventre, expire

plus lentement encore par la bouche, technique de la respiration abdominale, censée m'aider à me remettre de mes émotions avant de remettre les gaz, plein pot, pour quitter les lieux du crime.

Allongé sur le lit de ma chambre d'hôtel, je ricane nerveusement en songeant que ces types ne sont pas des rigolos. Moi non plus, dans mon genre, mais tout de même... Le sommeil me gagne. Je ferme les yeux. Des images se télescopent dans ma tête. D'un côté, Aigle noir et ses suppôts : monstres froids. De l'autre, Pierre enfermé dans sa solitude : pauvre bougre congelé. Leurs représentations s'assemblent, se superposent et s'enchevêtrent au moment de rejoindre le monde des rêves.

OceanofPDF.com

Cette virée d'un soir n'aura pas été inutile. Je voulais en avoir le cœur net, c'est chose faite. Pierre s'est fourvoyé dans une sordide histoire de jeux d'argent, la cause est entendue, contagion au virus, premiers gains prometteurs, espoirs de fortune, passion dévorante, surenchère permanente, phénomène d'accoutumance, mises excessives, pertes abyssales, spirale de l'endettement, insolvabilité, prêts sur l'honneur, risques inconsidérés, partie de la dernière chance, quitte ou double, nouveau revers, piège qui se referme, impasse, débâcle, fin des haricots. Scénario classique, à l'exception du dénouement. Pauvre diable ! C'est glauque. C'est triste. C'est ainsi. Je n'y peux rien. Ce n'est pas moi qui me suis acoquiné avec deux loustics en quête de sensations fortes. Pas moi qui ai plongé à corps perdu dans un univers de débauche et de perversion. Pas moi qui ai mis le doigt dans un engrenage fatal. Pas moi qui ai accepté les propositions indécentes d'un créancier sans scrupule. C'est moi, en revanche, qui suis l'interlocuteur virtuel de ce pousse-au-crime. Il n'a pas passé son tour. Je ne l'ai pas oublié. Nous avons théoriquement rendez-vous demain. Les modalités de la rencontre ne sont pas établies. Je prends les devants. Aigle noir me répond.

Moi

Demain. Où ? Quand ?

Lui

Tu as les dix mille ?

Moi

J'ai.

Lui

Tu es à Lyon ?

Moi

Oui.

Lui

Seize heures. Où tu veux.

Moi

Parc de la Tête-d'Or. Devant les alligators.

Lui

OK.

Dix mille euros. Le quart du prix de vente de l'un de mes garages. Une somme dérisoire... Je ne la réunirai pas. Hors de question que je cède à ses exigences. Je ne transigerai pas. La semaine dernière, quand j'ai obtenu un délai, je n'avais pas la moindre idée du traitement que je réserverai à ce salopard. Désormais, c'est clair. Ses menaces ne me font pas peur. Son chantage ne m'atteint pas. Aigle noir n'a pas à me dicter sa loi. Je vais le lui faire comprendre. Le mener en bateau, l'humilier, qu'il en devienne fou de rage, que de la fumée sorte de ses naseaux, qu'il s'en arrache les cheveux. Je ne le fais pas pour venger Pierre. La raison est ailleurs. Je sais pertinemment où elle se situe : au niveau de ma conscience. Depuis quelques jours, les actes que je commets ne sont pas tous en accord avec les préceptes moraux auxquels je suis censé souscrire. Je mens, je simule, j'outrepasse, je dissimule, je ruse, j'abuse, je bafoue, je travestis. Aigle noir est une mesure compensatoire. Une session de rattrapage. J'ai l'impression d'expié un peu mes fautes en lui faisant expier les siennes. Il ne touchera pas un centime. On ne m'achète pas. On n'achète pas l'histoire que je vis actuellement. Elle n'a pas de prix.

Dîner dans un restaurant aux sonorités locales, Des Canuts et des Gones. Pour les Canuts, je vois à peu près, pour les Gones, j'apprends qu'il s'agit du terme généralement employé pour désigner les gamins de Lyon. Mathilde parle beaucoup, de sa ville, de son travail, de ses enfants. Je l'interroge sur ses centres d'intérêt. Elle évoque sa passion pour la culture des cactus miniatures, son goût pour les comédies musicales, son attirance pour la montagne en été, ses projets – s'initier à l'aviron, prendre des cours de salsa, partir en voyage dans le Colorado. Le ton est léger. Elle est d'humeur joyeuse. Son visage est détendu. Il me plaît de penser que je connais la cause de cette belle gaieté, mais je préfère en avoir la confirmation. Je mets les pieds dans le plat...

– Vous avez reçu un texto de votre mari aujourd'hui ?

Ma question pourrait la crisper. Au contraire. Elle rayonne.

– Non. Pas de texto. Mais un mail...

– Un mail ?

– Oui. Un mail. Un long mail.

– Qui dit quoi ?

– Attendez...

Elle tapote sur l'écran de son téléphone portable pour sélectionner le message et me tend l'appareil.

– Lisez ça...

Je m'exécute à voix haute :

Mathilde,

Je n'ai pas trouvé la force de te le dire alors que je l'ai su dès le premier jour. Assez de mensonges. Il faut que je te l'écrive. Je ne reviendrai pas. Nous ne nous reverrons plus. Je ne serai bientôt plus qu'un souvenir pour toi.

Ne me cherche pas. Épargne-toi cette peine. Je t'ai assez fait perdre de temps comme ça. Et de toute façon, tu échouerais. Oublie-moi.

Je t'ai dit hier que j'ai commis de graves erreurs. C'est pire. J'ai commis l'irréparable. Je suis allé trop loin, jusqu'au point de non-retour. J'ai manqué à tous mes devoirs. J'ai trahi ta confiance. J'ai été lâche. Mais je ne peux plus faire marche arrière. Vraiment plus. Il est trop tard.

Les motifs de mon départ sont ce qu'ils sont. Je ne te les détaillerai pas, ce serait trop douloureux, trop dégradant. Je préfère, si tu en es encore capable, que tu gardes une image plus gratifiante de moi, celle de l'homme qui, à un moment de sa vie, a essayé de te rendre heureuse. Même si je n'y suis pas parvenu.

Mélanie et Victor sont des enfants merveilleux. J'ignore ce que tu dois leur dire à propos de leur père. Tu sauras trouver les mots. Ils s'habitueront à mon absence. Les enfants s'habituent à tout. Ils absorberont le choc. Tu seras attentionnée et douce avec eux, comme tu l'as toujours été, la meilleure des mamans. Tu portes à présent seule la charge familiale. Tes épaules sont solides. Tu ne manques ni d'énergie ni de courage. Ce ne sera pas facile tous les jours. Ça le deviendra si tu te persuades d'une chose : tu mérites mieux que ce que j'avais à te proposer. Je te demande de me croire si je t'affirme que ma disparition est une chance pour toi.

Je souhaite que tes vœux soient exaucés, que tu fasses des rencontres pleines de promesses, que tu construises de nouveaux projets.

Je t'ai fait du mal. Mais tu surmonteras cette épreuve. Rien n'est grave, Mathilde. Sauf la mort. Puisses-tu me pardonner un jour.

Adieu. Pierre.

Je lui rends son portable en feignant la surprise.

– C'est donc la fin ?

– Oui.

– Vraiment ?

– Vraiment.

– Vous ne trouvez pas cela... comment dire... un peu... abrupt ?

– Vous vouliez que je vous tiensse informé. Je vous tiens informé. Mais pardonnez-moi de vous le dire comme je le pense : cela ne vous regarde pas. C’est une affaire entre lui et moi.

– D’accord. Excusez-moi.

– Vous n’avez pas à vous excuser.

Elle boit une gorgée de vin, s’essuie les commissures des lèvres, avance ses mains sur la table, se penche délicatement vers moi et m’adresse un sourire radieux.

– Je vais bien.

– Tant mieux.

– Cela fait longtemps que je ne me suis pas sentie aussi bien.

– Et pour nous deux ?

– Comment ça, pour nous deux ?

– Vous avez dit que c’est la fin entre vous et lui. Et pour nous deux ?

– Vous aimeriez que ce soit le commencement ?

– J’aimerais...

Elle pose sa main sur la mienne. Je tourbillonne, je m’évapore, je tachycarde et je fonds.

Mercredi après-midi, ciel sans nuage. Le parc de la Tête-d'Or est peuplé de badauds, étudiants qui font l'école buissonnière, joggeurs qui transpirent, mères qui promènent leur progéniture, personnes âgées qui trompent le temps. Conditions idéales pour que je puisse manœuvrer sans risquer d'être remarqué, dilué dans la foule, anonyme parmi les anonymes.

J'avais donné rendez-vous devant les alligators. Ce sont en fait des crocodiles du Nil, *Crocodylus niloticus*, longueur maximale de six mètres, poids jusqu'à une tonne, effectif total estimé à cinq cent mille, réputation de mangeurs d'hommes fondée sur plusieurs cas avérés, *dixit* la description qui en est faite sur un panneau explicatif. Ils sont enfermés dans une baraque en pierre, visibles depuis d'épaisses vitres mal lavées, étalés sur une plage de béton, au bord d'une eau saumâtre, parfaitement immobiles, amorphes, les yeux clos. Je fais semblant de m'y intéresser. Sous leur peau cuirassée, les mouvements de leur respiration ne sont même pas perceptibles. On les croirait en cire, en latex, ou empaillés. Je ne m'éternise pas devant ce spectacle soporifique, un grand dadais comme moi fasciné par des animaux inertes, cela pourrait éveiller les soupçons. Avant d'entrer dans le parc, j'avais pris la précaution d'acheter *Le Progrès* chez un marchand de journaux. Je m'assieds sur un banc situé à proximité, quelques dizaines de mètres en retrait de la cabane aux reptiles, et me planque derrière les pages ouvertes du canard local, stratagème efficace pour voir sans être vu. Il est

seize heures. Je suis en principe invisible parmi tous ces quidams, ce qui ne m'empêche pas d'avoir un peu d'appréhension. Qui sera présent au rendez-vous ? Et si c'était celui qui assurait le comité d'accueil, lundi soir, devant le repaire d'Aigle noir ? Et s'il me reconnaissait ?

Ce n'est pas lui, heureusement. Un autre, coulé dans le même moule, costume sombre, carrure de déménageur, muscles saillants, surgit soudain. Inutile d'être devin pour comprendre que ce visiteur aux lunettes de soleil, équipé d'une discrète oreillette, n'a pas fait le déplacement pour se promener en calèche, admirer la floraison des bégonias ou manger de la barbe-à-papa. Il arrive à hauteur des crocodiles, leur tourne le dos, écarte les jambes, croise les bras sur sa poitrine et commence à scruter les environs. Je regarde aux alentours. Et c'est là que je les remarque. À ma gauche, debout sous un arbre, un deuxième affreux jojo, copie conforme du premier. Le troisième n'est pas loin, stationné sur ma droite, à côté d'un vendeur de jouets et de ballons. À mon avis, Aigle noir n'est pas l'un d'eux. Ce sont ses sbires, et ils n'ont pas l'air commodes, mais alors pas du tout. Je plaindrais les crocodiles s'ils devaient s'y frotter.

Un quart d'heure s'écoule. Numéro un interroge numéro deux à distance en pointant le menton dans sa direction. Il lui répond par un haussement d'épaules qui traduit son désœuvrement. Numéro un renouvelle l'opération auprès de numéro trois qui réagit en hochant la tête. La plus épaisse des brutes épaisses arrange alors son oreillette et pianote sur le clavier de son portable. Ses lèvres se mettent à bouger. De toute évidence, il est en conversation avec le grand chef. Lui rend compte. Recueille des consignes. Au terme de ce bref échange, il lève un pouce et le fait glisser sur son cou pour mimer la gorge qu'on tranche, *Couic !* Pas besoin d'interprète. Celui qui se paie leur tronche est un homme mort. Et si jamais cet inconscient était caché dans les parages dans l'idée de jouer au chat et à la souris avec eux, il est au courant à présent.

Brutus invite ses coéquipiers à le rejoindre. Ils s'éloignent pendant que je replie les pages de mon journal, me lève et quitte à mon tour les lieux, prenant soin d'emprunter le chemin radicalement opposé.

En narguant Aigle noir, je prévoyais d'en retirer quelque satisfaction, la victoire du vengeur masqué sur les puissances du mal, le Petit Poucet qui terrasse l'Ogre, David contre Goliath. Il n'en est rien. Aucune jouissance intérieure. Plutôt de l'épouvante. Et la nausée. Ces loubards sont réellement effrayants. Je ne regrette pas de les avoir titillés. Mais ils ont eu leur dose, et moi la mienne, affaire classée.

Je ne peux toutefois m'empêcher de penser que si j'avais été Pierre – je veux dire : Pierre encore en vie –, je n'aurais pas hésité un seul instant. Ma dette envers Aigle noir, je l'aurais acquittée sur-le-champ.

Une fois regagnée ma chambre d'hôtel, pour détendre mes nerfs à vif, je me suis astreint à une séance intense d'abdominaux, assis par terre, les pieds coincés sous le lit. Évacuer en transpirant : une première. Puis j'ai pris une douche bien chaude et bu un verre d'eau bien fraîche en regardant des jeux débiles à la télé.

Nous devions nous retrouver en bas de chez elle vers vingt heures. Elle aurait déposé ses enfants chez ses parents au préalable et ne les récupérerait que le lendemain matin pour les emmener à l'école. Il est bientôt vingt heures trente. Je suis au pied de son immeuble. Elle n'est toujours pas descendue. Je sonne à l'interphone. Elle ne répond pas. La porte automatique du parking s'entrebâille pour laisser sortir un véhicule. J'en profite pour me faufiler à l'intérieur, repère la cage d'escalier, y pénètre à la vitesse du vent, gravis les marches jusqu'au troisième étage...

La porte de l'appartement est entrouverte, je la pousse doucement et découvre Mathilde accroupie dans l'entrée, la tête dans les mains. Je ne vois que ses cheveux en bataille. Elle sanglote. Je lui attrape les poignets, les écarte délicatement pour qu'elle me montre son visage. Elle est salement amochée. Un œil gonflé, les joues tuméfiées, la lèvre fendue, ses vêtements déchirés laissent apparaître des traces de coups sur les épaules et sur les bras.

– Mon Dieu ! Que s’est-il passé ?

– Des hommes, ils m’ont suivie... Ils m’ont frappée... J’ai crié très fort... Ils se sont enfuis...

– Personne n’est venu à votre secours ?

– Personne...

– C’est arrivé quand ?

– Il y a une heure environ...

– Vous avez mal où ?

– Partout...

– Quelque chose de cassé ?

– Je ne crois pas...

Qu’ont-ils pris ?

Je ne sais pas, je n’ai pas compris ce qui s’était passé.

Je la soulève et la transporte jusqu’au canapé du séjour. Elle gémit. Je trouve dans la cuisine des glaçons, les emballe dans une serviette que j’applique sur ses plaies pour les faire désenfler et atténuer sa douleur. Elle m’indique où est rangée l’aspirine. Je lui fais avaler deux cachets. Elle essaie de me sourire.

– Ça va ?

– Ça ira.

– Vous voulez que j’appelle un médecin ?

– Pas la peine. Vous êtes très doué pour me soigner.

– Vous êtes très douée pour me flanquer une de ces trouilles ! Vous pouvez bouger vos jambes ? Vos bras ? Vous respirez normalement ?

– Oui, oui et oui. Je me suis défendue, vous savez, j’ai griffé, j’ai hurlé... Je pense que c’est le bruit de l’ascenseur qui les a fait décamper. Ils ont cru que quelqu’un allait les surprendre.

– Ils étaient combien ?

– Trois. Des costauds...

– Ils vous ont dit quelque chose ?

– Non. Pas un mot.

– Ils voulaient quoi ?

– Je n’en ai pas la moindre idée.

– Où est votre sac à main ? Ils l’ont pris ?

– Non je m’y suis accrochée de toutes mes forces, ils se sont jetés sur moi au moment où j’ai ouvert la porte.

Je retourne dans l’entrée pour récupérer son sac, y plonge la main, m’empresse de récupérer son portefeuille parmi une multitude de babioles, l’ouvre pour y subtiliser les deux billets de vingt euros qu’il contient et les glisser dans ma poche.

– Vous aviez du liquide ?

– Quarante euros et des poussières.

– Les billets n’y sont plus. Ils les ont pris.

– Pour quarante euros ? Il y a quelque chose qui m’échappe...

– C’est incompréhensible, je l’admets.

– Ma foi, je suis en vie. Et je m’en remettrai...

– C’est vrai. Vous êtes en vie. Vous vous en remettrez...

– Et vous êtes là... Désolée de vous imposer ça.

– Vous n’y êtes pour rien.

– Ce n’est pas exactement le programme que j’envisageais pour cette soirée. Je n’avais pas l’intention de vous faire monter chez moi. Enfin, pas si tôt...

– J’y suis, j’y reste. Et puis, dois-je vous rappeler que je suis déjà venu ?

Je lui suggère d’appeler ses parents pour leur demander de garder les enfants jusqu’à la fin de la semaine. Ce qu’elle fait, invoquant les symptômes d’une mauvaise grippe. Elle s’efforce de le dissimuler, mais je vois bien qu’elle souffre. Avec beaucoup de prévenance, j’applique des baumes et des compresses, j’apporte des oreillers et des couvertures, prodigue des caresses et des mots doux. Elle semble s’apaiser et s’endort

enfin vers minuit. J'en profite pour consulter le portable de Pierre. Un texto d'Aigle noir :

Tu as eu tort. Je te donne vingt-quatre heures. Pas plus. Sinon, la prochaine fois, on s'occupe des enfants.

Je n'ai pas le choix de la réponse :

**OK. C'est bon. J'ai compris. Demain soir. Je vous dirai l'heure et l'endroit.
Vous aurez ce que vous voulez.**

Je passe une nuit blanche au chevet de Mathilde, aux côtés de son corps meurtri, la boule au ventre et le cerveau en ébullition.

OceanofPDF.com

- Vous avez l’air d’aller mieux.
 - Je vais mieux.
 - Vous ne me racontez pas de bobards ?
 - Je vous le promets.
 - Vous êtes sûre que je peux vous abandonner quelques heures ?
 - Sûre et certaine.
 - Ce que j’ai à faire est vraiment très important. Je ne peux pas me défausser.
 - Si vous le dites, je vous crois.
 - Vous ne sortez pas, vous ne répondez à personne, vous vous reposez et vous m’attendez. Je serai de retour dans la soirée. D’accord ?
 - D’accord.
- Je quitte Mathilde et je cours, je vole, je fonce, vers un taxi, vers la gare, premier train pour Paris.

Arrivé dans la capitale, je fais ce que j’ai à faire, aussi vite que possible. Un : opérer le prélèvement. Deux : confectionner le colis. Trois : le mettre au fond d’un sac de voyage. Voilà. C’est fini. Mission accomplie. Je suis éreinté. Je transpire à grosses gouttes. J’entame le trajet à l’envers. À dix-neuf heures précises, je suis de retour à Lyon. J’embarque dans un taxi, direction la Croix-Rousse, lui demande de s’arrêter en un lieu qui me paraît

approprié. J'extirpe le colis du sac, le dépose là où il convient, en évidence, et envoie un message à Aigle noir :

Place du Maréchal-Lyautey. Au pied de sa statue. Un paquet jaune.

Je m'installe à la terrasse du café le plus proche et commande une bière. Dix minutes plus tard, un 4×4 sombre aux vitres teintées fait le tour de la place, pile à hauteur de la statue. Brutus en jaillit, trace jusqu'au maréchal, s'empare du colis, remonte dans la voiture. Je m'empresse d'envoyer un texto :

Blanche colombe à Aigle noir. Moi aussi, il a voulu se payer ma tête. Sauf, que moi, sa tête, je ne l'ai pas ratée...

Puis un autre :

Tu n'auras pas ton fric. Moi non plus. Mais au moins il ne nous plumera plus.

Et un dernier :

Fous la paix à sa femme et rentre dans ta cage, sinon je me fâche. Nous ne boxons pas dans la même catégorie. Salut, petit oiseau.

Je commande une autre pression, moussue et fraîche juste comme il faut, que je savoure avec un plaisir exquis.

– Vous n’allez tout de même pas dormir sur le canapé !

– Je vais rentrer à l’hôtel.

– Non. Ne rentrez pas. Je n’ai pas envie d’être seule. J’ai envie d’être avec vous. Vous ne vous exposez pas à grand-chose, vu mon état.

Nous nous allongeons côte à côte sur son lit. Elle éteint la lumière. Nos pieds se frôlent, nos hanches et nos épaules aussi. Nous évitons de bouger. Nous demeurons silencieux. J’entends sa respiration. J’ignore si elle s’endort. Moi pas, en tout cas.

Des images défilent. À commencer par celle, terrible, obsédante, de l’atrocité que j’ai commise, en début d’après-midi, à Paris, au fond de mon garage. Le prélèvement que j’ai opéré. Une rude épreuve, sur le plan physique notamment. Les chairs congelées étaient dures comme l’acier, j’ai fait la bêtise de les attaquer au couteau. Ma scie circulaire portative s’est avérée beaucoup plus efficace. Je revois la lame fine qui entame la peau, pénètre dans le muscle, sectionne les cartilages, découpe l’os d’une vertèbre cervicale, millimètre par millimètre, tandis que je pèse de tout mon poids pour parvenir à mes fins. Heureusement qu’il n’avait pas un cou trop épais.

Aigle noir voulait l’argent de Pierre. Il a eu sa tête. Je la lui ai donnée. Il devra s’en débarrasser sans laisser de traces s’il veut s’éviter de sérieux problèmes. Je lui fais confiance. C’est un professionnel. Il connaît son

métier. La prochaine fois qu'il croisera un mauvais payeur, il faudra qu'il recommande aux exécuteurs de ses basses besognes de cogner moins fort.

Je suppose que je devrais éprouver de la culpabilité, plus tourmenté qu'un propriétaire de garages dont les locataires ne s'acquitteraient plus de leurs loyers. Ne suis-je pas censé trembler sur mes bases au souvenir des forfaits commis ? Éprouver un malaise profond à l'évocation de toutes ces abominations ? Aspirer au soulagement de ma conscience engluée dans tant de mensonges, de manipulations, d'exactions ? Trois fois oui. Et pourtant non. Rien de tel. J'assume tout, le cœur léger. L'âme primesautière. Je jubile. Enfin.

Mathilde se tourne vers moi. Elle passe sa main dans mes cheveux. Je ronronne tel un chat.

- Vous n'êtes pas bien, là ?
- Merveilleusement bien...

À la fin de la semaine, j'ai décidé de repartir pour Paris. Quand je reviendrai à Lyon, elle me présentera à ses enfants, à ses parents, à ses amis. Entre temps, elle aura expliqué à son entourage que Pierre ne fait plus partie de sa vie. À ceux qui l'interrogeront sur les motifs de la rupture, elle avancera des arguments banals, l'usure du couple, des pommes de discorde, diverses fâcheries. Je lui ai conseillé de noircir le tableau. De qualifier son ancien conjoint de fuyard et de lâche dans la mesure où il a choisi de tourner radicalement la page, au point de renoncer à tout contact avec ceux qui, jusqu'à présent, paraissaient compter pour lui. Ses proches l'ont questionnée sur l'origine de ses ecchymoses. Je ne l'ai pas découragée quand elle a émis l'hypothèse d'en faire porter la responsabilité à celui qui ne mérite plus d'être son époux...

Je suis content d'avoir retrouvé le confort moelleux de mon existence cossue. Je reprends mes bonnes vieilles habitudes en fumant des clopes dans mon fauteuil et en fréquentant des brasseries. Rien n'a changé, à ceci près que j'ai acheté un aquarium et réussi l'exploit de me procurer des piranhas. Les perspectives qui s'ouvrent à moi me mettent le cœur en joie.

J'ai descendu une chaise dans mon garage. Je m'y installe souvent pour parler avec un cadavre décapité enfermé dans un appareil électroménager

produisant une température de moins dix-huit degrés Celsius. Je lui ai relaté les événements, sans insister sur les moments les plus intimes. Je lui présente régulièrement mes compliments pour l'ensemble de l'œuvre qu'il a accomplie à titre posthume.

Je téléphone à Mathilde chaque jour. Hier, j'ai failli composer son numéro avec le portable de Pierre. Pour éviter une erreur malencontreuse, j'ai cessé d'en recharger la batterie. Il s'est éteint tout à l'heure. Son écran est noir. Il ne réagit plus quand je le caresse du bout du doigt.

OceanofPDF.com

Je me prénomme Léo-Paul. J'ai quarante ans. Je vis avec Mathilde, mère de deux ravissants enfants, Victor et Mélanie, dont je ne suis pas le père. Elle est séparée de son mari, Pierre, sans en être officiellement divorcée. Il s'est volatilisé depuis bientôt dix-huit mois et n'a plus jamais donné de nouvelles.

Je suis rentier à Paris. Elle travaille dans une animalerie à Lyon. Je lui ai proposé d'arrêter son activité professionnelle, mais elle préfère continuer de s'occuper de ses clients et de leurs bêtes de compagnie. J'accepte son choix. J'accepte tous ses choix. C'est elle qui décide puisque c'est elle qui m'oriente vers l'essentiel et guide mes pas.

Nous coulons des jours heureux entre sa ville et la mienne. Je suis souvent chez elle, dans le quartier de la Croix-Rousse. J'essaie de me rendre utile. Je diverte les petites canailles après la classe. Je prépare les repas. Je programme nos sorties. Il m'arrive même de prêter main-forte pour stocker des boîtes de pâtée pour chiens dans la remise du magasin.

La plupart du temps, Mathilde et moi nous rendons à Paris sans les enfants. Nous nous calfeutrons dans mon loft et nous roucoulons. Elle s'est approprié les lieux et s'y sent bien. Elle n'est jamais descendue dans le garage. Elle n'a jamais vu le congélateur. J'ai néanmoins pris la précaution de l'équiper d'un cadenas et d'en jeter la clé.

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2023

www.editions-heloisedormesson.com

ISBN numérique : 978-2-35087-878-2

Éditions Héloïse d'Ormesson
92 avenue de France, 75013 Paris

Illustration de couverture © Jacques Loustal
Conception graphique amb/m87design

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com